LA NUIT DES VENGEURS.

NOUVEAUTÉS EN VENTE.

	fr.	c.
L'ÉPÉE DU COMMANDEUR, par Xavier de Montépin.	««	««
DÉBORA, par Méry.	««	««
LE MAITRE INCONNU, par Paul de Musset.	««	««
LA NUIT DES VENGEURS, par le marquis de Foudras, 5 vol. in-8, net.	22	50
LA REINE DE SABA, par X. de Montépin, 3 v. in-8, affic. poch., net.	13	50
LA JUIVE AU VATICAN, par Méry, 3 vol. in-8, net.	13	50
LE SCEPTRE DE ROSEAU, par Émile Souvestre, 3 vol. in-8, net.	13	50
JEAN LE TROUVEUR, par Paul de Musset, 3 vol. in-8, net. . . .	13	50
LES FEMMES HONNÊTES, par Henry de Kock, 3 vol. in-8, net. .	13	50
LES PARENS RICHES, par Mme la comtesse Dash, 3 vol. in-8, net. .	13	50
CERISETTE, par Paul de Kock, 6 vol. in-8, affiche pochade, net. .	30	««
DIANE DE LYS, par Alexandre Dumas fils, 3 vol. in-8, net. . . .	13	50
UNE GAILLARDE, par Paul de Kock, 6 vol. in-8, affiche pochade, net.	30	««
GEORGES LE MONTAGNARD, par le baron de Bazancourt, 5 vol. in-8, affiche pochade, net.	22	50
LE VENGEUR DU MARI, par Emmanuel Gonzalès, 3 vol. in-8, net.	13	50
CLÉMENCE, par madame la comtesse Dash, 3 vol. in-8, net. . .	13	50
BRIN D'AMOUR, par Henry de Kock, 3 vol. in-8, affiche pochade, net.	13	50
LA BELLE DE NUIT, par Maximilien Perrin, 2 vol. in-8, affiche pochade, net.	9	««
JEANNE MICHU, LA BIEN-AIMÉE DU SACRÉ-COEUR, par madame la comtesse Dash, 4 vol. in-8, net.	18	««
LE KHALIFA, par S. Henry Berthoud, 2 vol. in-8, affiche poch., net.	9	««
RAPHAEL ET LUCIEN, par Michel Masson, 2 vol. in-8, affiche pochade, net.	9	««
LE TROUBLE MÉNAGE, par Maximilien Perrin, 2 vol. in-8, affiche pochade, net.	9	««
EL IHOUDI, par S. Henry Berthoud, 2 vol. in-8, net.	9	««
LES MÉTAMORPHOSES DE LA FEMME, par X.-B. Saintine, 3 vol. in-8, affiche pochade, net.	13	50
CHARMANTE GABRIELLE, par M.-J. Brisset, 2 vol in-8, affiche pochade, net.	9	««
LE DÉBARDEUR, par Maxim. Perrin 2 vol. in-8, affiche pochade, net.	9	««
LA FAMILLE DU MAUVAIS SUJET, par Maximilien Perrin, 2 vol. in-8, net.	9	««
NICOLAS CHAMPION, par S. Henry Berthoud, 2 vol. in-8, affiche pochade, net.	9	««
UN CŒUR DE LIÈVRE, par Maximilien Perrin. 2 vol. in-8, net. . .	9	««

Ouvrages sous presse :

LA PRINCESSE PALLIANCI, par le baron de Bazancourt. . . .	««	««
LES DEUX FRÈRES, par Xavier de Montépin.	««	««
LIVIA, par Paul de Musset.	««	««
LES ORPHELINS, par madame la comtesse Dash.	««	««
BÉBÉ OU LE NAIN DU ROI DE POLOGNE, par Roger de Beauvoir.	««	««
BLANCHE DE BOURGOGNE, par madame Dupin.	««	««
LA FILLE DE LA MONTAGNE NOIRE, roman posthume, par Sir Walter Scott.	««	««
Un nouveau roman, de Emmanuel Gonzalès.	««	««
dito. de Émile Souvestre.	««	««
dito. de Henry de Kock.	««	««
dito. de Alphonse de Calonne.	««	««

LA NUIT

DES

VENGEURS

PAR

LE MARQUIS DE FOUDRAS.

3

Paris,

L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE SAINT-JACQUES, 38.

DEUXIÈME PARTIE.

Chapitre premier.

I.

CY COMMENCE L'HISTOIRE D'HÉLÈNE FURET.

On a remarqué avec raison que les habitudes héréditaires et les professions exercées par les pères de famille de génération en génération avaient une action réelle sur le développement physique et moral des enfants. On

nous a montré souvent les traditions d'orgueil et d'humeur belliqueuse se perpétuant dans les familles aristocratiques ; on nous a fait voir souvent les lois de l'honneur, de la courtoisie, de la générosité traversant les siècles pour arriver jusqu'à nous, dépaysées dans notre siècle d'asservissement grossier et d'ambitions mesquines, traditions résumées en quelques types chevaleresques, dernière empreinte laissée sur le sol de la France par la féodalité et la noblesse.

Mais je ne sache pas que jusqu'à présent on ait suivi l'analogie de ces influences héréditaires jusque dans les bas-fonds de la société ; je ne sache pas que l'on ait étendu ces remarques et ces observations à certaines classes peu honorées, à certaines professions estimables seulement dans une certaine mesure, et dont l'exercice peut à la longue appauvrir le sens

moral, effacer même jusqu'au dernier vestige de la dignité dans l'âme humaine.

L'occasion s'offrirait ici d'une étude de cette espèce. Nous nous bornerons à signaler en passant cette oblitération sans en suivre pas à pas les développements. Nous avons hâte d'arriver aux faits, et l'intelligence du lecteur en déduira facilement les conséquences que nous ne faisons qu'indiquer.

Les Furet étaient huissiers de père en fils et de temps immémorial dans la ville de Metz. Ils l'étaient sous l'ancien Parlement et sous le présidial, ils l'étaient sous le tribunal révolutionnaire et sous la cour impériale avant de le devenir sous le tribunal de première instance et sous la cour d'appel.

Ils appartenaient à cette espèce d'huissier

Loyal dont Molière nous a fait en quelques traits l'admirable peinture à la fin du *Tartufe.*

L'esprit de chicane s'était pour ainsi dire infusé en eux ; il leur avait inoculé l'avidité et la bassesse. On eût pu dire d'eux que l'encre et le fiel coulaient dans leurs veines comme le sang bleu dans les veines des races nobles. Mais à mesure que le niveau général de la société s'était abaissé, le niveau moral des Furet avait subi le même mouvement, et enfin le dernier représentant de cette race illustre dans les annales de la procédure avait fini par s'enfuir en Allemagne emportant avec lui une somme considérable qui appartenait à l'un de ses clients, et laissant à Metz une fille en bas âge. La petite Hélène Furet était le dernier rameau de la dynastie des Furet.

Il n'est pas hors de propos de remarquer

en passant que la plupart des conventionnels qui se signalèrent par leurs excès et par leurs opinions extravagantes étaient en partie des procurassiers, des avocats et des tortureurs de lois.

Recueillie par une de ses tantes, Hélène Furet grandit bientôt en beauté et en intelligence, sinon précisément en vertu. Elle était à bonne école.

La sœur de M. Furet, qu'on appelait à Metz la Grande-Rose, avait eu une jeunesse fort orageuse et avait porté jadis un autre nom, celui de la Belle-Rose, avant que l'âge fût venu effacer des charmes qui avaient fait battre plus d'un cœur en Lorraine et même à Paris. La Grande-Rose avait eu des succès sous l'Empire, et quand les rides avaient commencé à sillonner son visage, elle avait pu rentrer dans

la ville natale avec quelques maigres rentes arrachées au naufrage de ses appas.

On comprend qu'en pareilles mains l'éducation de la jeune Hélène devait être conduite d'une étrange manière.

Dès les premiers jours, la Grande-Rose avait de son regard expérimenté deviné les précoces qualités de sa jeune nièce. De beaux yeux bleus, un teint éblouissant, des dents bien rangées, des cheveux d'un blond cendré le plus rare et le plus précieux, une physionomie vive et spirituelle, des traits charmants, une taille bien prise, des mains et des pieds presque irréprochables par le galbe, des formes pleines de promesses, enfin un caractère froid, calculateur, égoïste, un tempérament porté aux plaisirs, une aptitude remarquable à tout apprendre, le bien comme le mal, telle était Hélène à l'âge de douze ans.

Sa tante savait que de pareils trésors sont assez rares, et elle couvait du regard les charmes naissants de sa nièce comme un avare couve un sac d'écus qu'il va placer à gros intérêts. Elle commença par lui donner des maîtres, maître d'orthographe, maître de musique, maître de danse; elle y dépensa quelques petites économies qu'elle avait et fit contribuer pour le surplus d'autres parents de la petite, enchantés qu'ils étaient de l'entendre citer comme une merveille et de se voir en quelque sorte réhabiliter par l'esprit et la gentillesse de la fille de l'homme qui avait consommé leur honte.

Le temps avait un peu effacé dans les souvenirs de la ville les anciennes aventures de la tante. Au surplus, depuis quinze ans elle vivait dans la retraite et sagement; on disait même qu'elle était assidue à l'église et qu'elle

observait scrupuleusement les jours de maigre et de vigile. Les maîtres d'Hélène allaient par la ville, disant merveille de ses progrès et de son intelligence. Bref, dans quelques bonnes maisons bourgeoises on voulait voir le prodige, et l'on passa par-dessus le « qu'en dira-t-on » pour s'en donner la fantaisie. Le succès fut étourdissant, et bientôt ce fut à qui se la disputerait pour l'avoir chez soi.

De bonnes âmes cependant, jetant un regard sur le passé de la tante, s'affligèrent de voir une aussi charmante créature confiée à des mains d'une pureté douteuse; le sort même de cette petite fille abandonnée par un père indigne souleva dans les cœurs toute espèce de bons sentiments; les salons de la ville s'en émurent : on fit des quêtes à son profit, on organisa des loteries pour lui payer les frais d'une pension, et un jour deux grandes

dames habillées de noir vinrent demander à la tante la permission de lui enlever sa nièce pour la placer à leurs frais dans le meilleur pensionnat de la Lorraine, chez les dames du Sacré-Cœur.

La Grande-Rose fut d'abord un peu étourdie de la proposition. Laisser partir Hélène n'était-ce pas lâcher sa proie, n'était-ce pas l'exposer à recevoir une éducation qui la rendrait plus tard rebelle à ses projets? La tante était marraine et tutrice de la jeune fille ; elle pouvait dire : « Non ! » et tout était fini. Mais en même temps elle réfléchissait aux dépenses exagérées pour elle qu'elle était obligée de faire, elle pensait que ses moyens étaient bornés et que les besoins allaient grandissant tous les jours ; que plus tard , pour pousser convenablement Hélène dans le monde il lui faudrait des toilettes, un voyage à Paris peut-

être,enfin une mise de fonds qu'elle ne pourrait plus faire, puisqu'elle aurait épuisé ses ressources pour orner l'esprit et le cœur de sa pupille. Elle pensait enfin que, pour abandonner l'éducation d'Hélène à des mains généreuses, elle n'en conservait pas moins tous ses droits de tutrice sur sa nièce, qu'elle pourrait, quand elle le voudrait, révoquer sa concession et rappeler Hélène auprès d'elle.

Enfin, une considération domina bientôt toutes les autres dans l'esprit de la Grande-Rose. En pension avec les jeunes filles les plus distinguées et les plus riches du pays, Hélène ferait des connaissances, des amies, qui lui faciliteraient l'accès des meilleures maisons, et, douée comme elle l'était, Hélène ne laisserait pas échapper les occasions d'en profiter pour son avenir.

Cet avenir, dans la pensée de la tante, était

d'ailleurs subordonné aux circonstances et aux aptitudes qu'Hélène manifesterait plus tard. Elle avait d'abord pensé à en faire une cantatrice. Les cantatrices et les chanteurs sont les rois de l'époque ; eux seuls savent aujourd'hui gagner des millions, s'ils ne savent pas encore les conserver. Hélène avait une voix pénétrante qui promettait de prendre du corps et de l'ampleur, Hélène brillerait peut-être un jour sur la scène de l'Opéra, et là, belle, gracieuse, en évidence, nul ne pouvait prévoir où s'arrêterait sa fortune : c'était bien le moins que la tante en prît sa part, que la tutrice la partageât avec sa pupille.

La proposition des deux charitables dames modifiait un peu ces premiers rêves sans toutefois les faire évanouir. Livrée à leurs soins, les talents et la vocation d'Hélène ne s'en développeraient pas moins, et il pourrait

arriver que sa beauté fît un jour impression sur un jeune homme riche et étourdi qui enjamberait par-dessus les convenances pour arriver à un bel et bon mariage. Chose remarquable, elle préférait pour sa nièce cette chance aléatoire à ses plus beaux projets de spéculation. Pour avoir tâté elle-même de la vie de bohême, elle savait par expérience ce qu'elle coûte d'humiliations et de douleurs. Et d'ailleurs, à son âge, elle ne se souciait guère de courir de nouveau la carrière des aventures.

Après quelques jours d'hésitation, la Grande-Rose consentit donc à confier Hélène aux dames de la ville jusqu'à l'âge de vingt ans, se réservant toutefois la faculté de la rappeler près d'elle avant cette époque. Jusqu'alors Hélène ne devait pas sortir de la pension où sa tante aurait la faculté de la voir tous les quinze

jours. Ces conventions faites, Hélène se prépara à entrer au couvent.

La séparation d'Hélène avec sa tante n'eut rien de touchant ni d'affectueux. La Grande-Rose n'éprouvait pour sa nièce qu'une tendresse douteuse, basée sur son intérêt égoïste; et, de son côté, Hélène dans sa jeune intelligence avait compris sans trop savoir pourquoi, qu'elle n'était aux mains de sa tante qu'un instrument de fortune et de spéculation. Unies par l'intérêt, elles ne l'étaient pas par le cœur. La réclusion ne coûta pas davantage à l'esprit aventureux de la jeune fille. Déjà un germe d'ambition couvait dans son cœur. Savoir qu'elle allait dormir sous le même toit, jouir des mêmes priviléges que les filles des meilleures familles lui suffisait. Elle sentait qu'elle montait, et peu lui importait que son indépendance en souffrît.

Elle n'avait pas encore treize ans lorsque la porte du couvent se referma sur elle.

A peine fut-elle installée au milieu de ses nouvelles compagnes qu'elle prit immédiatement de l'ascendant sur elles. Sa présence dans le pensionnat n'avait pas été tolérée sans quelque opposition. Des mères avaient vu d'assez mauvais œil la fille d'un homme flétri s'asseoir sur les mêmes bancs que les leurs, et elles n'avaient pas manqué de souffler à leur progéniture leurs sentiments de répulsion. Hélène fut donc accueillie avec froideur par les unes, avec dédain par les autres, avec douceur par le plus petit nombre ; mais, dès les premiers pas au milieu de ce monde nouveau, la jeune fille révéla ce qu'elle pourrait être un jour. Elle assouplit les plus timides sous l'énergie de son caractère, accabla les plus fières sous le poids de ses raille-

ries et de ses épigrammes, et se fit bientôt adorer de toutes celles qui lui avaient témoigné de la bienveillance.

En quinze jours elle s'était fait un camp formidable parmi les plus grandes et les plus avancées ; un mois ne s'était pas écoulé que le pensionnat tout entier lui obéissait comme un régiment à son colonel. C'était elle qui formait les parties pendant les récréations, elle qui mettait les jeux en train, les réglait, les modifiait à son gré ; c'était encore elle qui donnait le signal du travail, elle qui excitait l'émulation, elle qui donnait l'exemple de l'application et de la bonne conduite.

De la part des saintes femmes vouées à l'éducation de ces jeunes filles, Hélène était l'objet d'une affection sans bornes, et dès lors elles avaient jeté les yeux sur elle pour l'in-

corporer un jour dans leur institut et la consacrer à leur œuvre de bienfaisance et de lumière.

Le bruit de ses succès se répandit dans la ville comme jadis celui de ses précoces dispositions. Les dames qui l'avaient prise sous leur protection répandaient la nouvelle en l'embellissant encore ; elles étaient fières de leur œuvre et ne tarissaient plus en éloges sur la jeune merveille.

Cependant la Grande-Rose, admise au parloir tous les quinze jours, ne perdait de vue ni ses projets nouveaux ni ses rêves anciens ; elle s'informait avec soin si sa nièce continuait ses progrès dans les arts dits d'agrément ; elle insistait surtout pour que la musique et la danse devinssent l'un des objets principaux de ses études, et elle fit si bien, en dépit du mauvais vouloir que la supérieure manifestait

à cet endroit en vue de ses projets futurs, qu'Hélène, au bout d'une année, était devenue la plus jolie danseuse et la plus habile musicienne de l'établissement. Elle chantait avec un charme indéfinissable les cantiques du mois de Marie, et c'était grande fête pour les mères de famille lorsque, admises dans la chapelle, elles lui entendaient dire le motet de l'Offertoire ou l'*O salutaris* de la bénédiction.

Mais les soins de la bonne tante pour la nièce ne se bornaient pas à surveiller l'avenir de sa gamme et de ses pas de zéphyr. En dépit de la présence au parloir d'une sœur surveillante, elle parvenait à glisser à l'oreille d'Hélène quelques-uns de ces mots qui éveillent dans un jeune cœur mille troubles et mille rêveries.

— Prends bien soin de tes mains, lui disait-

elle, de tes dents, de tes cheveux, de ton visage, fais-toi belle, parce que, pour une fille pauvre, la beauté est une richesse. Tiens-toi bien droite, sans apprêt, sans raideur. A joli visage il faut un corps souple et bien fait. Il faut lorsque tu marches que l'on admire ta grâce, lorsque tu es debout que l'on remarque ton naturel, quand tu es assise que l'on aime ton abandon. Il vient quelquefois des jeunes gens dans cette maison, n'est-ce pas?

— Oui, ma tante, répondait la nièce; ils viennent voir leurs sœurs.

—C'est bien ;tu dois baisser les yeux s'ils t'aperçoivent et ne point fuir leurs regards comme une sotte. En est-il quelques-uns qui te regardent d'une manière toute particulière ?

— Ils me regardent tous, ma tante ; mais je

viens si peu au parloir qu'à peine en ai-je pu voir quatre ou cinq.

— Et parmi ces quatre ou cinq n'en est-il pas un plus attentif que les autres ?

— Oui, ma tante, il y en a un. Il reste toujours tout le temps que je suis là.

— Quel est-il ?

— C'est le frère d'Henriette.

— Henriette ! qui est-ce cela, Henriette ?

— C'est mademoiselle de Sirey.

— Ah ! mademoiselle de Sirey, fit la tante comme par manière de réflexion. Bon ; c'est une famille riche ; le père et la mère sont âgés, le jeune homme doit avoir de vingt à vingt-deux ans.

— Il n'en a que vingt et un, ma tante.

— Ah! vous le savez donc, mademoiselle?

— Oui, ma tante, je l'ai demandé à Henriette.

— Et c'est tout ce que mademoiselle Henriette vous a dit de son frère?

— Oh! non, ma tante; elle m'a dit l'autre jour que son frère ne venait si souvent la demander que parce qu'il avait du plaisir à me voir.

— Ah! vraiment! Et vous, mademoiselle, qu'avez-vous répondu?

— Dam, ma tante, j'ai répondu que je n'en étais pas fâchée non plus.

— Aimable enfant, dit la Grande-Rose en embrassant sa nièce au front ; il n'est besoin de lui rien apprendre ; elle devine tout. Ah ! ça, mademoiselle, reprit-elle après cette réflexion élogieuse, j'espère bien que s'il vous parle, vous ne ferez pas la sotte et que vous lui répondrez bien ?

— Je ferai de mon mieux.

— Et s'il t'écrit, tu me montreras la lettre ?

— Oui, ma tante.

— Sans lui répondre ?

— Sans lui répondre.

— Parce que, vois-tu, il ne faut jamais répondre par écrit : les mots s'envolent, les écrits restent.

— Bien, ma tante, je ne l'oublierai pas.

— Aie soin de te faire belle quand il vient.

— Ah! soyez tranquille, ma tante; d'ailleurs, lui aussi il fait toujours toilette pour venir : c'est encore Henriette qui me l'a dit.

— Elle dit bien des choses, mademoiselle Henriette.

— Nous sommes si bonnes amies! Elle partage avec moi tout ce qu'elle a. C'est pour cela que son frère lui apporte toujours des boîtes de dragées.

— Il ne faut bas abuser des dragées, mademoiselle, cela gâte les dents. Ayez soin de cultiver l'amitié de mademoiselle Henriette; elle pourra nous être précieuse... un jour.

La jeune fille comprit-elle le sens de ces paroles? Nous l'ignorons; mais elle sourit à sa tante d'un sourire malin. Hélène Furet n'avait pas encore quinze ans.

Le jour où la Grande-Rose avait eu avec sa nièce et pupille l'entretien que nous venons de rapporter, la sœur de M. Furet rentra chez elle le front radieux et le cœur satisfait.

Chapitre deuxième.

II.

L'INTRIGUE AU PENSIONNAT.

Hélène avait dit vrai. Depuis quelque temps M. Eugène de Sirey était devenu l'un des plus assidus visiteurs du peusionnat. Jamais sœur n'avait eu frère plus attentif et plus désireux de la voir souvent.

Cette récrudescence d'amour fraternel datait du jour où pour la première fois M. Eugène de Sirey avait aperçu mademoiselle Hélène à travers la grille du parloir.

Hélène à quinze ans était déjà grande, bien faite, aussi développée qu'une jeune fille l'est d'ordinaire à seize ou dix-sept. Les formes commençaient à s'accuser et le velouté de pêche de ses joues semblait une efforescence virginale du bouton qui va éclore. Elle avait beaucoup embelli durant ces deux années passées à l'ombre du cloître ; ses traits s'étaient dessinés, ses yeux avaient pris plus d'éclat, son sourire plus de charme, toute sa personne plus de grâce. Elle n'était déjà plus un enfant ; elle était devenue une belle et charmante jeune fille. Comment les yeux d'un jeune homme ardent n'auraient-ils pas été attirés par tant d'attraits ? Comment un cœur de vingt ans ne

se serait-il pas ouvert aux promesses de ces longs regards tour-à-tour pleins d'éclairs et de langueur ?

Eugène, dès le premier regard se sentit entraîné par une force supérieure et irrésistible vers cette adorable créature. Loin de réfléchir aux conséquences d'une intrigue sans issue honorable, il s'abandonna à l'ivresse d'un fol amour et ne pensa plus qu'à tremper le plus souvent possible ses lèvres à la coupe empoisonnée que le hasard lui offrait. Ignorante et naïve, sa sœur était sans le savoir l'innocent interprète de cette flamme coupable. Elle portait fidèlement à son amie toutes les paroles de son frère, et elle reportait à son frère les réponses vagues de son amie.

Mais ces discours par procuration devinrent bientôt insuffisants à Eugène pour traduire

les sentiments tumultueux de son âme, comme l'avaient été les regards échangés, les sourires compris, les rougeurs interprétées. Il lui fallait un langage plus clair, plus net, plus précis, et plus direct ; il lui fallait surtout des réponses moins vagues que celles dont Henriette se faisait la messagère. Ces paroles de sens ambigu n'étaient propres qu'à exciter davantage cette passion naissante en lui livrant le champ des rêves et de l'inconnu.

Un jour donc, Eugène remit sans plus de façon un billet à sa sœur en lui disant :

— Tiens, tu remettras cela à mademoiselle Hélène.

Ainsi le jeune homme que son fol amour aveuglait n'hésitait pas à flétrir sa sœur d'un rôle honteux et à exploiter sa timide innocence au profit de sa passion. Mais qui peut dire à

quels écarts un amour insensé peut conduire un jeune homme de vingt ans?

Celui-ci était l'enfant gâté d'une famille riche. Dès son enfance on lui avait appris à n'écouter que ses instincts, à n'obéir qu'à ses caprices. Nature faible et audacieuse tout à la fois, on avait tenté vainement de le soumettre au joug d'une occupation régulière. Il avait manifesté d'abord du goût pour l'état militaire, puis il s'en était dégoûté bien vite et avait dirigé ses études du côté de l'art lyrique. Il avait une jolie voix et les faciles triomphes qu'il obtenait dans les salons flattaient son amour-propre. Mais ce n'était là qu'une distraction pour lui. Le reste des loisirs que lui laissait l'étude de l'art, il le passait à cheval, à la chasse ou dans les petites intrigues des coulisses de province.

La rencontre d'Hélène venait d'ouvrir une

nouvelle voie d'occupation à cet esprit désœuvré et il s'y précipitait à corps perdu. Cette poursuite, jusque derrière les grilles d'un couvent, d'une jeune fille à peine échappée aux langes de l'enfance, le parfum virginal d'un sentiment qu'il croyait inspirer à ce jeune cœur, la beauté enchanteresse d'Hélène, tout cela avait un caractère d'étrangeté, une saveur particulière, un charme indéfinissable qui plaisait à l'imagination et ravissait l'esprit dans le domaine des rêves et des joies défendues.

Combien ils étaient pâles auprès de ces attraits mystérieux ces plaisirs vulgaires que le théâtre de la ville offrait à Eugène sous la forme un peu délurée de la Dugazon ou sous la gaucherie peu naïve de la première ingénue! La *prima dona* elle-même, en dépit de ses vingt ans et de son gosier facile, s'effaçait devant les quinze ans d'Hélène Furet.

Elle n'avait pas encore atteint sa quinzième année, et déjà l'intrigue nouée entre elle et le jeune de Sirey marchait à grands pas environnée de mystère et de discrétion.

Lorsque Eugène remit à sa sœur le premier billet à l'adresse d'Hélène, Henriette, qu'un instinct honnête inspirait, refusa de le recevoir.

— Pourquoi ? lui demanda son frère.

Pourquoi ! elle ne le savait pas elle-même et ne sut que répondre. Henriette comprenait qu'elle ferait mal en se chargeant de ce message, mais son innocence lui en cachait les raisons. Eugène sentit sa faute, mesura d'un regard toute l'étendue de son imprudence, recula devant la brutalité du procédé, mais n'abandonna pas toutefois son projet. Il en ajourna l'exécution à huitaine.

Huit jours après il revint ; mais, cette fois, au lieu de charger sa sœur d'un billet pour Hélène, il lui remit une boîte de dragées cachetée à son adresse. La lettre était cachée sous les bonbons. Henriette ne comprit par la subtilité et naïvement elle remit la boîte intacte à son amie.

— Tiens, lui dit-elle, voilà une boîte pour toi. Eugène m'en a donné une pareille.

Hélène sourit et comprit qu'un cachet sur une boîte de bonbons devait sceller autre chose que d'innocentes dragées. Elle ouvrit la boîte en secret et y trouva le billet.

Tous ceux de nos lecteurs qui ont eu vingt ans connaissent le style dont on écrit une lettre d'amour à cet âge, et il n'est pas de femme qui, même sans en avoir reçu, ne sache parfaitement à quoi s'en tenir à cet égard. Nous

leur épargnerons donc la lecture de ce billet et il suffira de savoir qu'il exprimait à travers une forme un peu déclamatoire, un désordre d'idées, preuve plus infaillible d'une véritable passion que les plus belles phrases du monde.

Hélène partagea les dragées de la boîte avec ses compagnes et, pour se conformer aux sages conseils de sa tante, elle cacha la lettre dans son corsage pour la lui montrer.

Le billet demandait une réponse. On sait quels étaient les excellents principes de mademoiselle Rose sur ce sujet. Quand elle eut pris connaissance de la lettre :

— Garde-toi bien de répondre, par écrit du moins, dit-elle à Hélène. D'ailleurs il ne faut pas que les choses aillent trop vite. Il faut laisser ce jeune homme dans l'incertitude pendant une quinzaine de jours.

Hélène voyait en sa tante un professeur de coquetterie trop consommé pour ne pas suivre scrupuleusement ses avis. Elle laissa donc la lettre sans réponse. Seulement, un jour qu'elle passait devant les grilles du parloir, elle aperçut le visage de M. Eugène collé contre les parois. Son regard était inquiet, suppliant. Elle passa en baissant les yeux et une rougeur opportune vint colorer ses joues. Lorsqu'elle se fut éloignée, le jeune homme chargea sa sœur de remettre à mademoiselle Hélène une seconde boîte de dragées qui parvint fidèlement à son adresse comme la première. Mais cette fois la lettre qu'elle contenait était plus pressante et l'accent de tendresse était plus vif et plus ardent.

Le jeune cerveau d'Hélène, en dépit des prudents préceptes de sa tante, en fut tout ébranlé. Son cœur battit plus vite que de cou-

tume, elle fut prise d'un singulier désir de répondre sans avoir consulté l'honnête matrone.

S'il semblait à mademoiselle Rose que les choses allaient un peu vite, il semblait, par contre, à mademoiselle Hélène qu'elles avançaient trop lentement. Cependant elle n'eut garde d'oublier la plus importante de toutes ses recommandations, et trouva le moyen de répondre à M. Eugène sans lui écrire.

Huit jours après Henriette remit à son frère une des boîtes de dragées. Dans cette boîte, Hélène avait glissé une fleur.

Cette manière délicate de répondre à ses billets produisit sur le jeune de Sirey une impression plus vive que la plus belle lettre du monde. Il se crut aimé, aimé d'une jeune fille qui aimait pour la première fois! C'était un bonheur à lui faire tourner la tête. En sortant

du pensionnat il marchait d'un pas plus ferme, le front haut, la poitrine aspirant l'air à pleins poumons; il ne se dérangeait devant les voitures que par la crainte de les renverser et daignait à peine saluer de la main ses jeunes camarades. Il avait cent coudées de haut lorsqu'il les regardait dédaigneusement par-dessus son épaule.

Rentré chez lui il s'enferma dans sa chambre. Seul avec ce premier gage d'un amour virginal, la solitude lui semblait un monde, et le monde lui paraissait bien petit. Sur cette simple fleur il bâtissait les plus doux rêves, il édifiait tout un avenir de voluptés et de bonheur. Toutes les éventualités s'effaçaient pour faire place à un seul désir, celui de posséder Hélène, à quelque prix que ce fût, dût-il s'unir à elle en dépit de ses parents, de sa famille. Il n'ignorait aucun des détails de son

histoire, mais qu'importait le déshonneur d'un père pourvu que la fille fût irréprochable!

C'est ainsi que l'on raisonne à vingt ans.

Lorsque le jeune homme eut tracé dans sa pensée le plan de ses beaux projets, il se mit sur-le-champ à la recherche des moyens d'exécution. Avant tout il fallait pouvoir parler à Hélène; pour lui parler, il fallait qu'elle fût hors du pensionnat, et la jeune fille ne sortait jamais. Les jours de sorties mensuelles elle restait à la pension avec quelques rares élèves qui n'avaient dans la ville ni parents, ni correspondants. Eugène avait la certitude cependant que si sa sœur demandait un jour à l'emmener avec elle, et que la demande fût appuyée par madame de Sirey, la supérieure ne s'opposerait pas à cette innocente distraction en faveur de sa meilleure pensionnaire. Il s'a-

gissait donc d'inspirer cette pensée à Henriette, qui demanderait à sa mère la permission de la réaliser. Madame de Sirey ne refuserait pas un pareil plaisir à sa fille. Mais, avant tout, il fallait écrire à Hélène, lui faire entendre qu'on avait pour elle les sentiments les plus purs, les intentions les plus droites, la remercier de sa fleur et lui jurer une tendresse éternelle.

Cette troisième lettre était brûlante. Elle fut remise à son adresse comme les précédentes.

A sa première entrevue avec sa nièce, mademoiselle Rose fut mise au courant de tout ce qui se passait. Elle apprit même de la supérieure que mademoiselle de Sirey avait fait demander par sa mère l'autorisation d'emmener Hélène chez elle à la prochaine sortie. Un

éclair de joie brilla dans les yeux de la vieille fille, et elle s'empressa d'accorder la permission demandée. Cependant elle crut devoir auparavant donner à sa nièce de longues instructions. On se doute bien de quelle nature elles étaient : de la réserve, un peu de coquetterie, point trop, de l'amabilité près de la mère, de la gentillesse près du père, de la rêverie près du fils ; éviter de se trouver seule avec lui, du moins pour les premières entrevues, trembler en écoutant ses tendres paroles, manifester une crainte exagérée de sa tante, redouter les conséquences d'une liaison, qui ne pouvait être, de la part d'Eugène, qu'un caprice ; rappeler sans cesse l'infimité de sa position afin de le familiariser avec ce thème, telles étaient en substance les recommandations prudentes adressées par la tante à sa nièce. Celle-ci était très-disposée à les suivre à la lettre, et lorsqu'elle raconta comment elle

avait répondu au billet d'Eugène, la Grande-Rose ne put trop s'extasier sur l'esprit ingénieux d'Hélène.

Le fameux jour de sortie arriva; jour de fête pour Eugène, jour de ruse et d'étude pour la jeune fille. Elle fit si bien qu'elle charma toute la famille, et on lui fit promettre de revenir le mois suivant.

Quant au jeune homme, bien qu'il n'eût pas trouvé l'occasion de lui glisser un mot à l'oreille, bien qu'elle eût timidement retiré sa main des siennes, à un moment où ils se promenaient avec Henriette sous les arbres du jardin, il avait passé la journée la plus heureuse de sa vie; il était enivré des charmes naissants de la jeune fille, de sa grâce, de sa beauté, de son esprit. Cette timidité même, cette réserve qui mettaient obstacle aux épan-

chements de son amour, étaient pour lui un attrait nouveau, une source intarissable d'émotions et d'incertitudes qui prêtaient une force croissante à sa passion.

Cette journée fatale écoulée, Eugène était prêt à toutes les folies pour la faire renaître, se promettant cette fois de mieux mettre son temps à profit.

L'occasion lui fut donnée à la sortie suivante.

Resté seul un instant avec Hélène et Henriette, il trouva le moyen d'écarter sa sœur. On était aux premiers jours de mai : Hélène s'était assise près d'une fenêtre entr'ouverte sur le jardin ; elle parcourait d'une main distraite un album de gravures. Eugène s'approcha d'elle et penchant son front vers le sien :

— Hélène, lui dit-il, garderez-vous toujours avec moi ce silence obstiné, m'accablerez-vous sans cesse de cette froideur qui me tue? Je vous aime, je vous l'ai écrit dix fois; je vous aime et vous ne m'avez pas dit si je pouvais espérer.

La jeune fille baissa la tête sans répondre. Ses joues avaient pris une teinte incarnat d'une suave fraîcheur. Eugène prit sa main qu'elle ne chercha plus à retirer et l'approchant de ses lèvres :

— Hélène, poursuivit-il, un mot de grâce, un mot de votre jolie bouche pour me rendre heureux.

— Monsieur, murmura la jeune fille, ne me parlez pas ainsi; je ne sais que vous dire, et si l'on savait!...

— Qui peut le savoir? Nous sommes seuls; personne ne nous entend.

— C'est égal, je ne dois pas vous écouter; une pauvre fille comme moi...

— Pauvre! dites plutôt riche d'attraits et de grâces, riche de mille trésors qui vous font un objet d'envie pour les plus fortunées. Pauvre, dites-vous! que m'importe, puisque je vous aime, pourvu que je sois aimé.

— Ne parlez par ainsi, vous dis-je; votre position vous défend de tenir ce langage et la mienne de l'entendre. Songez donc quel abîme nous sépare !

— Cet abîme, je saurai le combler.

— Vous oubliez que vous avez un père, une mère...

— Il faudra bien qu'ils écoutent mes prières quand je leur dirai que je ne puis vivre sans vous, que sans vous la vie m'est à charge, que sans vous, je mourrai.

— Mourir! oh! ne prononcez pas ce mot-là ; il me fait peur.

— Serait-il vrai! Vous m'aimez donc?

— Je ne puis pas vous dire; je ne sais... je suis bien jeune, monsieur Eugène, et si ma tante savait que j'écoute ce que vous me dites, elle ne me laisserait plus revenir.

— Gardez-vous bien de le lui répéter, alors.

— Ce que vous dites est donc bien mal, que vous craignez que je ne le répète?

— Non, mais elle pourrait le supposer. Plus tard, quand le moment en sera venu, quand

vous daignerez m'aimer aussi, alors je lui avouerai tout, je lui déroulerai mes projets, je lui dirai que je veux être votre époux et que je suis déterminé à tout braver pour vous obtenir.

— Est-ce bien vrai, tout cela ?

— En pouvez-vous douter ?

— Ma tante m'a toujours dit qu'il fallait se méfier des belles paroles des jeunes gens.

— Quel gage voulez-vous de la sincérité des miennes? Voulez-vous que je vous jure....

— Là, justement ; elle m'a dit aussi qu'il ne fallait pas croire aux serments.

— Et si je m'engage par écrit ?...

— Par écrit ! dam, je ne sais pas ; mais il

me semble que s'il est bien vrai que... vous m'aimiez, je le sentirai bien là, dans mon cœur.

— Charmante enfant! s'écria Eugène en effleurant de ses lèvres amoureuses le frais visage de la jeune fille.

Hélène frissonna au contact de ce premier baiser et le sang circula plus rapidement dans ses veines. Ses sens venaient de s'éveiller, la prudence et la réserve allaient s'évanouir.

Eugène, de son côté, sentait le brasier des ardeurs de jeunesse brûler dans son sein. Hélène n'avait pas repoussé sa première caresse. Enhardi par le succès, excité par la passion, il se pencha de nouveau, et saisissant de ses deux mains tremblantes la jolie tête de la jeune fille, il colla avec transport ses lèvres sur les

siennes. Sous cette étreinte voluptueuse, Hélène laissa retomber son front en arrière; ses yeux se voilèrent sous un nuage de langueur, et sa bouche s'entr'ouvrit pour unir son haleine à celle du jeune homme.

Dans leur ivresse, les deux enfants entendirent à peine le pas léger d'Henriette qui rentrait dans le salon. Henriette s'arrêta stupéfaite en voyant son frère à genoux devant Hélène. Celle-ci en l'apercevant poussa un léger cri, mais elle se remit aussitôt, et, reprenant l'album qui avait glissé de ses mains, elle continua de le feuilleter comme s'il ne se fût rien passé d'extraordinaire.

La sœur d'Eugène était trop jeune et trop naïve pour comprendre la gravité du secret qu'elle avait surpris; mais elle se douta que ce qui se passait entre son frère

et son amie n'était pas bien, et, tout en gardant le silence, elle ne laissa pas de témoigner un peu de froideur à Hélène. Elle fut désormais moins prompte à emmener la jeune fille chez sa mère, et refusa net de lui remettre les boîtes de dragées qui servaient de moyens de correspondance.

Hélène cependant redoublait d'efforts auprès d'Henriette pour s'en faire aimer, et bien que leur intimité fût restée la même à la pension, elle sentait bien que le cœur honnête de mademoiselle de Sirey n'avait plus pour elle la même confiance ni la même estime qu'autrefois. Il lui fallut du temps pour reconstruire l'édifice qu'une minute d'imprudence avait détruit ; mais enfin elle y parvint, et deux mois après, elle fut pour la troisième fois invitée par Henriette à passer la journée avec elle chez ses parents. La famille

de Sirey habitait alors une jolie maison de campagne dans les environ de la ville. Ce fut Eugène qui vint lui-même avec la calèche prendre à la pension les deux jeunes filles.

Chapitre troisième.

III.

LES PRÉAMBULES DE LA SÉDUCTION.

Cette journée à la campagne, passée dans de vastes jardins couverts d'épais ombrages, ne donna pas à M. Eugène de Sirey tout ce qu'il s'en était promis. Vingt fois il essaya d'entraîner Hélène loin des sentiers battus;

celle-ci craignait les tentations, et, quelque désir qui la poussât à céder aux instances d'Eugène, elle avait encore trop de sang-froid et de prudence pour se laisser entraîner naïvement à l'attrait piquant du plaisir.

D'ailleurs Henriette ne la quittait pas plus que son ombre. Henriette avait l'œil ouvert sur tous ses pas, sur tous ses gestes, l'oreille attentive à toutes ses paroles. Cette entrevue resta donc sans résultat, et vint, après la scène de la sortie précédente, et après les rêves dont l'imagination d'Eugène s'était bercée, comme un aiguillon nouveau pour sa passion. Si l'on ajoute à cette gêne irritante l'interruption de la correspondance, on pourra se faire une idée assez exacte de l'état violent où se trouvait le jeune de Sirey. Son amour, grandi par les obstacles, avait pris un caractère fougueux qui ne connaissait plus d'en-

traves : c'était comme une soif ardente qu'il fallait éteindre à tout prix.

Il eut cependant la patience d'attendre jusqu'à la dernière sortie et de résister à toutes les tentations d'imprudence auxquelles il avait été sur le point de céder pendant le siècle que dura le mois de juillet. Le jour des vacances approchait, il fallait se hâter ; car sa sœur devait bientôt partir pour passer plusieurs semaines dans un château éloigné de la ville. Pendant ce temps, il faudrait qu'il se résignât à attendre s'il n'était pas parvenu auparavant à réaliser ses projtes.

Dans la crainte de ne pouvoir, cette fois encore, parler librement à Hélène, il avait préparé une longue lettre où il manifestait clairement son intention de tout braver, opinion publique et malédiction paternelle, pour

posséder celle qu'il aimait. Il allait jusqu'à proposer à Hélène de l'enlever, et alors, disait-il, il faudrait bien que ses parents consentissent à son mariage avec elle.

Le jeune de Sirey était-il sincère en faisant des propositions d'un genre si suranné? c'est ce que l'avenir apprendra. Toujours est-il qu'Hélène, sans les accepter, ne les repoussa pas non plus. Elle évita de répondre. La jeune fille voulait consulter sa tante. Elle se sentait défaillir et cherchait dans son conseil habituel un appui contre ses propres penchants. Toutefois, la journée ne s'acheva pas sans que M. Eugène eût conquis la certitude d'être aimé. Quinze jours après commençaient les vacances. Hélène, suivant les conventions faites à son entrée au pensionnat, devait les passer tristement entre les quatre murs du convent. Il fut arrêté entre les deux jeunes

gens qu'elle viendrait cependant passer deux jours à la campagne.

Sur ces deux jours, M. Eugène de Sirey basait toutes ses espérances de séduction.

Mademoiselle Rose fut instruite de tout ce qui se tramait. Bien qu'elle eût confiance dans la ruse innée de sa nièce, elle ne laissa pas que de dresser ses batteries dans l'ombre et d'aller elle-même à la découverte. Elle se renseigna sur les lieux que sa fille allait habiter pendant deux jours, et se fit un agent du domestique attaché à la personne d'Eugène. Cet homme était un peu parent d'une de ses amies. Elle apprit par lui que son maître avait fait des apprêts de départ à l'insu de son père, et elle ne douta pas que le jeune de Sirey ne fût prêt à consommer sa folie aussitôt que l'occasion s'en présenterait.

Le jour des vacances arriva. Ce fut un jour de triomphe pour Hélène. En deux années d'étude, elle était devenue l'aigle du pensionnat. Aussi, fut-il assez aisé d'obtenir les deux jours de congé sollicités pour elle par mademoiselle de Sirey. On partit donc un beau matin du mois d'août pour la campagne.

Étendues au fond de la calèche les deux jeunes filles silencieuses berçaient leurs rêves au doux cahots de la voiture. Henriette pensait à sa mère que, deux mois durant, elle n'allait plus quitter ; Hélène songeait à Eugène, aux promesses qu'il lui avait faites, à ses serments, à ses projets. Fidèle aux instructions de sa tante, elle devait l'informer de tout par le domestique du jeune homme.

Tout-à-coup leurs rêves furent troublés par un galop de cheval. C'était Eugène qui venait au-devant d'elles.

— Ma chère sœur, dit-il, je n'ai pas voulu perdre une minute du peu de temps que j'aurai à te voir ces jours-ci. Je pars demain pour un petit voyage.

— Ah ! c'est mal de nous quitter lorsque nous arrivons. Est-ce que tu ne pouvais pas remettre ce voyage-là à la semaine prochaine ?

— Impossible.

— Allons, Hélène, dis-lui de rester, et je suis sûre qu'il restera.

— Je ne crois pas avoir sur ton frère le pouvoir que tu veux bien m'attribuer, répondit Hélène d'un ton froid, et s'il plaît à M. de Sirey de nous fuir, je ne sache aucun moyen de l'en empêcher.

Hélène ne connaissait pas les intentions du

jeune homme; elle était réellement irritée en apprenant ce départ inopportun. Eugène jeta sur elle un regard de satisfactien et de tendresse.

— Il faut qu'un engagement bien sérieusement pris m'y contraigne, dit-il, pour que je m'éloigne d'ici dans un pareil moment.

Hélène sourit et baissa les yeux. Henriette se pencha à l'oreille de son amie.

— Entends-tu, dit-elle, il te fait des compliments.

— Cela coûte si peu, répondit Hélène d'un ton dédaigneux.

Mademoiselle de Sirey regarda son amie d'un regard étonné. Elle ne comprenait plus rien au jeu qui se jouait devant elle.

On arriva ainsi au château. Toute la maison était en fête pour recevoir les jeunes filles. On assigna à Hélène un appartement contigu à celui d'Henriette et voisin de celui de madame de Sirey ; puis, les toilettes rafraîchies, on se mit à table pour le déjeuner. Eugène avait trouvé le moyen de se placer près d'Hélène.

— Est-il vrai que vous partiez? demanda celle-ci au jeune homme.

Eugène, à cette question, la couvrit d'un regard passionné.

— Qu'est-ce que cela peut vous faire? dit-il.

— Puisque je vous le demande.

— Eh bien! oui, je pars; mais vous saurez pourquoi. Après le déjeuner, attendez-moi sur

la terrasse; j'écarterai Henriette, nous serons seuls et nous pourrons causer.

Après le déjeuner, Hélène n'eut garde de manquer au rendez-vous. Elle pressentait que de graves événements allaient s'accomplir, et elle avait reçu de sa bonne et digne tante le conseil de les hâter. La surveillance d'Henriette s'était rallentie, et la présence de madame de Sirey sur le perron ne mettait aucun obstacle aux explications des deux jeunes gens.

— Nous voilà seuls, dit la jeune fille de ce ton boudeur qu'elle affectait depuis le matin; qu'avez-vous à me dire, je vous écoute?

— De grâce, Hélène, répondit Eugène, quittez avec moi cet air fâché qui m'afflige. Que vous ai-je fait pour mériter votre colère?

— Ma colère! non, Eugène, je n'ai point de colère, j'ai du chagrin.

— Vous, du chagrin, vous que je veux entourer de toutes les félicités! Ce n'est pas moi, au moins, qui l'ai causé.

— Ne m'interrogez pas; je ne sais moi-même ce que j'ai. Vous partez, et je m'afflige, voilà tout.

— Est-il vrai, Hélène, que mon départ vous cause quelque regret? Je suis donc le plus heureux des hommes! mais sachez, Hélène, que ce départ n'a d'autre but que d'éloigner tout soupçon et que je veux demain, quand vous retournerez à Metz, vous rejoindre pour ne plus vous quitter.

— Eugène, je ne sais quelles appréhensions troublent mon esprit; je veux croire à tout ce

que vous me dites, et pourtant je tremble en vous écoutant.

— Que pouvez-vous craindre avec moi? Ne savez-vous pas que je vous aime, que vous êtes mon espoir et ma vie, que sans vous il n'est pour moi ni repos, ni bonheur? Ne le savez-vous pas?

— Vous me le dites.

— Quelle preuve plus éclatante en voulez-vous que celle que je veux vous donner? Demain, attendez-vous à tout, soyez prête à tous les événements. J'attends, je cherche, je provoque une occasion, et lorsqu'on vous remettra de ma part un billet qui vous dira d'avoir confiance, vous aurez confiance, n'est-ce pas, Hélène? et vous comblerez mes vœux en vous laissant conduire?

— Une fuite avec vous ! Eugène, y avez-vous réfléchi ?

— Oui, j'y ai réfléchi et si vous m'aimez, vous me laisserez faire, vous m'aiderez à préparer notre bonheur.

— Et vous-même, s'il est vrai que vous m'aimiez, pourquoi avoir recours à ces moyens extrêmes ?

— Vous me demandez pourquoi, enfant que vous êtes ? mais ignorez-vous donc que ce sont les seuls dont je puisse disposer ?

— Votre père consentira-t-il jamais ?

— Il faudra bien qu'il consente.

— Il vous maudira, et moi je ne recueillerai que la honte et le mépris.

— Avec moi, Hélène, vous pourrez toujours marcher le front haut.

— Avec vous, je ne serai jamais qu'une pauvre fille perdue, votre maîtresse.

— Ma femme, voulez-vous dire.

— Ne vous abusez pas , Eugène , et ne m'abusez pas non plus ; j'ai besoin de toutes mes forces, de toute ma raison pour ne pas succomber aux tentations de bonheur dont vous m'environnez. Si je n'écoutais que mon cœur, je fuirais avec vous ; où vous iriez, j'irais. Mais ma conscience me dit qu'un jour je paierai de votre oubli, de votre mépris peut-être, cette preuve d'amour que je vous aurai donnée.

— Une pareille pensée a-t-elle pu naître dans votre esprit ?

— Écoutez-moi, Eugène; je ne suis qu'une

pauvre enfant, et, vous le savez bien, toutes les paroles qui sortent de votre bouche me troublent et me font plaisir. Quand j'entends votre voix je tremble de bonheur; quand je suis près de vous, il me semble que je n'ai plus rien à désirer sur la terre. Vous le voyez bien, je vous aime, et puisque je vous aime, il faut bien que je vous croie. Ce serait mal de me tromper, ce serait affreux si vous me faisiez tomber dans un piége, et je ne veux pas même qu'un pareil soupçon vienne flétrir mes espérances. Mais, encore une fois, Eugène, vous vous faites illusion; votre père ne consentira jamais à votre union, et alors que voulez-vous donc que je devienne?

— Et moi, que voulez-vous donc que je fasse? Que j'aille trouver mon père, que je lui dise mon amour pour vous? Mais alors il nous séparera pour jamais; nous ne nous reverrons plus et j'aurai préparé de mes

propres mains le malheur de ma vie. Au contraire, si vous y consentez, demain nous partons pour Paris ; de là j'écris à mon père, je lui dis que sans vous que je ne saurais vivre, et qu'en vain il voudrait s'opposer à notre union : le mal est fait, lui dirai-je, il ne reste plus qu'à le réparer.

— Et monsieur de Sirey vous répondra par sa malédiction.

— J'ai plus de vingt et un ans, dans quatre ans il faudra bien qu'il permette ce qu'il ne pourra pas empêcher.

— Quatre ans, c'est un siècle.

— C'est un jour, lorsque l'on s'aime et qu'on peut sans cesse se le dire.

— Mais il vous privera de toutes ressources.

— Qu'importe ! j'ai pris mes précautions.

Quelques milliers d'écus et nous aurons assez pour attendre l'époque fortunée. D'ailleurs, que nous faudra-t-il? presque rien. Une vie cachée, modeste, loin du monde, une simple petite maison à la campagne.

— Oui, et dans cette solitude je vous deviendrai bientôt à charge.

— Pouvez-vous le penser?

— Vous regretterez vos amis d'autrefois, vos plaisirs, vos habitudes; je serai pour vous un reproche vivant; c'est moi qui serai la cause de votre brouille avec votre père, moi qui serai la source de toutes vos privations.

— Dites plutôt la source de toutes mes joies, de toutes mes richesses.

— Vous ne verrez bientôt plus en moi qu'une maîtresse importune... Oh! je suis

sans experience, mais les secrets de la vie m'ont été révélés de bonne heure. A une pauvre orpheline comme moi il fallait de bons avis pour me mettre en garde contre les périls de mon propre cœur. On m'a cité de tristes exemples, Eugène, et bien que je ne vous confonde pas avec ces jeunes gens sans honneur et sans loyauté qui se font un jeu de pousser les jeunes filles dans l'abîme, je ne puis me défendre contre certaines terreurs, je ne puis chasser de mon esprit certaines appréhensions.

— Quelle garantie voulez-vous de la droiture de mes intentions ?

— Quelle autre pouvez-vous me donner que votre propre parole ?

— Voulez-vous que j'appelle votre tante près de nous ?

— Croyez-vous donc qu'elle consente à couvrir de son aveu le déshonneur de sa nièce ? Son premier acte serait de s'opposer à l'exécution de vos projets.

— Voulez-vous que je ne la fasse avertir qu'après notre départ et que nous l'attendions à la ville voisine ?

— Ce ne serait qu'à cette condition que je consentirais à vous accompagner, mais ce ne serait pas la seule dont j'exigerais l'exécution.

— Je m'y soumets d'avance.

— C'est que pendant le trajet vous ne chercherez pas à me voir ; je serai seule dans la voiture.

— Seule, soit.

— Et que dans l'hôtel où vous m'attendrez

vous garderez la même consigne jusqu'au moment où ma tante sera arrivée.

— Me priver de votre présence, vous savez ce qu'il m'en coûte ; mais je ne veux pas éveiller chez vous le moindre motif d'alarmes ; je veux, en tout, me conformer à vos désirs, fussent-ils des caprices. Cette réserve que vous exigez de moi, je saurai la garder, pourvu qu'à cette condition je puisse mériter votre confiance et que vous me promettiez de ne pas mettre obstacle à mes projets.

— Je ne puis rien promettre.

— Que craignez-vous encore ?

— Tout. Je veux ce que vous voulez, et pourtant, malgré moi, j'hésite.

— Écartez ces craintes chimériques ; songez

que mon bonheur, je n'ose pas dire le vôtre, est en vos mains. A demain, n'est-ce pas, à demain?

— Silence, on nous observe.

Henriette accourait sur la terrasse.

— Qu'est-ce donc que vous aviez de si long à vous dire, s'écria la jeune fille? Voilà une heure que vous causez ensemble. Vous feriez bien mieux de venir promener sous les arbres.

Eugène jeta à sa sœur un regard mécontent et s'éloigna sous prétexte de faire quelques préparatifs pour son départ.

— Hélène, il faut que je te gronde, dit Henriette lorsque son frère se fut éloigné. Ma mère et mon père lui-même ont remarqué qu'Eugène te suivait partout et cherchait

toutes les occasions de te parler. Tu ne devrais pas le souffrir.

— Puis-je l'en empêcher, moi ?

— Sans doute, et si tu voulais bien tu n'aurais pas avec lui d'aussi longues conversations. Je te demande un peu ce que vous pouvez vous dire pendant une heure entière ?

— Henriette, qu'importe ? ton frère part demain, je ne le reverrai plus.

— Ma foi tant mieux, car veux-tu que je te dise? vous avez l'air de deux amoureux.

— Enfant !

— Pas si enfant. D'abord je n'ai que six mois de moins que toi, ensuite je sais fort bien ce qui en est, parce que tout-à-l'heure,

en passant là-bas sous les charmilles, j'entendais mon père qui disait...

— Que disait-il ?

— Il disait à ma mère avec sa voix fâchée : « Je sais ce que je dis, madame, votre fils s'occupe trop d'Hélène. Je ne veux plus qu'elle vienne ici quand M. Eugène y sera. »

— Et que répondit ta mère ?

— Elle disait que cela n'était pas, qu'elle avait trop de confiance dans les sentiments élevés d'Eugène pour croire qu'il s'attachât follement à la fille de M. Furet.

— Ah ! elle disait cela, ta mère ?

— Oui, et mon père ajoutait qu'au surplus si Eugène faisait une pareille sottise et que

mademoiselle Furet s'oubliât au point... Mais, non, je ne veux pas te dire le reste.

— Au contraire, Henriette, tu as commencé, il faut tout me dire à présent, ou bien je croirai que toi aussi tu es fâchée contre moi.

— Voyons, je ne veux pas te faire de la peine, moi, je vais tout te dire. Mon père disait donc que si tu t'oubliais au point d'écouter son fils, ce serait tant pis pour toi, parce qu'il ne ferait rien pour atténuer la faute d'Eugène.

Hélène se tordait les mains de colère en entendant ces paroles. Mais elle sut se contenir et avec un sang froid au-dessus de son âge :

— Que veux-tu, ma chère Henriette, dit-elle, je comprends que j'ai eu tort de ne pas

me plaindre à madame de Sirey des importunités de monsieur son fils. Désormais, mon parti est pris, je resterai à la pension, cela vaudra mieux ; je ne veux plus être exposée à des reproches que je ne mérite pas, ni à des sollicitations que je n'ai pas provoquées.

En parlant ainsi Hélène essuyait une larme hypocrite, certaine que dans l'avenir le mérite de cette larme lui serait compté.

Chapitre quatrième.

IV.

LA RAISON PARLE, MAIS L'AMOUR L'EMPORTE.

Le reste de la journée se passa dans une réserve glaciale du côté d'Hélène. Le jeune homme en eut le secret dans quelques mots de son père.

— A quelle heure partez-vous demain ? demanda monsieur de Sirey à son fils.

— Après le déjeuner, vers deux heures.

— Deux heures, c'est trop tard ; je désire que vous profitiez de la fraîcheur du matin.

— La chaleur n'est plus guère à craindre en cette saison, observa Eugène.

— Je vous répète que je désire que vous partiez de bonne heure, répliqua monsieur de Sirey d'un ton sévère.

— Si c'est un ordre, mon père.....

— Oui, monsieur, c'est un ordre, et vous auriez dû le comprendre à demi-mot.

— Mon père, je ne sais pourquoi...

— Vous savez, au contraire, fort bien pour-

quoi, et si la journée n'était pas aussi avancée je vous prierais même de partir aujourd'hui.

— Daignez au moins m'expliquer, mon père, d'où vient cette rigueur à mon égard ?

— Elle vient, monsieur, de ma tendresse pour vous ; elle vient du désir que j'ai de vous voir toujours suivre les voies de l'honneur que je vous ai tracées.

— Mon père, comment pouvez-vous penser que je veuille m'en écarter ?

— Songez-y bien, Eugène, la pauvreté et le malheur ont droit au respect et à la protection de tout vrai gentilhomme ; si vous veniez à l'oublier vous commettriez une faute irréparable ; vous auriez creusé sous les pas d'une jeune fille un abîme que vous ne pourriez pas combler. S'il ne convient pas à l'héritier des

Sirey d'épouser la fille de l'huissier Furet, il lui convient moins encore de la séduire.

— Mon père...

— Pas un mot de plus, interrompit le gentilhomme ; vous connaissez mes intentions, réglez sur elles votre conduite.

Après ces paroles sévères, le vieillard s'éloigna brusquement laissant Eugène interdit et le front penché vers la terre. Mais la passion reprenant aussitôt son empire dans le cœur ardent du jeune homme, il releva tout-à-coup la tête et serrant convulsivement ses poings comme un homme qui s'apprête à la résistance :

— Mais, je l'aime, mon Dieu, je l'aime !

L'écho répéta seul cette exclamation dont le bruit se perdit sous la feuillée.

Le soir était venu et le silence avait succédé aux gaîtés bruyantes de la journée. Chacun s'était retiré chez soi, et le sommeil commençait à s'appesantir sur toutes les paupières.

Bientôt tout s'endormit dans le château, excepté le jeune de Sirey et Hélène.

Poursuivi par les paroles mécontentes de son père, Eugène avait quitté sa chambre pour descendre au jardin. Il lui semblait que la fraîcheur de la nuit et le souffle bienfaisant de la brise donneraient à son âme le repos dont elle avait besoin. Pendant quelques instants il erra au hasard sous les arbres, repassant dans sa mémoire les incidents de la journée.

Il se rappelait les promesses, les serments faits à Hélène, l'engagement pris envers elle d'unir sa destinée à la sienne ; puis il voyait

son père se dresser comme un obstacle insurmontable devant tous les projets de bonheur ; il entendait cette voix sévère et grave lui reprocher son amour insensé, sa coupable folie. La fille d'un huissier, la fille du voleur Furet unie au fils des Sirey ! C'était une image devant laquelle la raison du jeune homme s'égarait. Il entendait alors les clameurs de toute la famille, la moquerie de tous les amis, le dédain, le mépris de tous les gens honnêtes s'attacher à ses pas, le suivre partout, jusque dans la solitude qu'il aurait choisie. La malédiction paternelle le suivait dans les retraites les plus cachées, et avec elle la misère hideuse, qu'il faudrait faire partager à cette enfant qui s'était confiée à lui, la misère avec la honte...

Ces réflexions amères devaient produire sur l'esprit d'Eugène une impression salutaire et l'amener peu à peu à des pensées plus calmes, à des projets moins insensés.

— Non, se disait-il, je ne veux pas entraîner cette jeune fille dans l'abîme. Qu'un autre se charge de cette triste mission... mais un autre, un autre serait donc aimé d'elle, un autre oserait ce que je n'ose pas, un autre, enfin, flétrirait dans sa fleur cet ange d'innocence et de tendresse ! Que m'importe après tout qu'elle soit la fille d'un homme flétri ; que m'importe qu'elle ne sorte pas d'une souche noble et riche ; elle a la beauté qui vaut la richesse, l'intelligence qui vaut la noblesse, le cœur aimant qui vaut tout au monde. Elle m'aime, d'ailleurs, et puis-je maintenant lui dire que toutes mes paroles étaient mensonges, toutes mes promesses bagatelles, tous mes serments contes en l'air ? Que serai-je à ses yeux si, après lui avoir fait entrevoir un avenir d'amour et de bonheur, je viens souffler sur ces beaux rêves et passer moi-même l'éponge sur ce doux avenir que je m'étais plu à évoquer ?

Non, je ne puis plus reculer; je suis peut-être entré dans une voie sans issue; qu'importe, il faut que je la suive jusqu'au bout.

En murmurant d'une voix étouffée ces derniers mots, Eugène, guidé par une force mystyérieuse, était arrivé au pied de la terrasse du château, sous les fenêtres de l'appartement occupé par Hélène. Il s'appuya contre le tronc d'un viel épicéa, et les yeux attachés sur ces deux fenêtres closes, il demeura pendant quelque temps comme en extase.

— Elle est là, pensait-il, derrière ces blancs rideaux de mousseline; elle repose en paix dans son alcôve virginale. Peut-être pense-t-elle à moi; peut-être sous sa paupière demiclose voit-elle passer de doux rêves d'amour; peut-être, se rappelant toutes mes paroles de tantôt, son imagination lui crée-t-elle un avenir de félicités ! Et je viendrais dans ce mo-

ment faire évanouir d'un mot un si brillant mirage ! Non, jamais. Plutôt mille fois braver le courroux d'un père, plutôt m'exposer à toutes les privations, à toutes les vicissitudes de la vie. Après tout, que nous faudra-t-il pour vivre heureux dans la retraite? Quelques milliers de francs et j'ai eu le soin de les réunir; si c'est trop peu, je ne manque, Dieu merci, ni d'amis pour m'aider, ni de crédit pour me mettre à l'abri du besoin. Mais peut-être aussi n'ai-je produit sur cette jeune fille qu'une impression passagère, peut-être l'empreinte d'un souvenir éphémère est-elle le seul fruit que je doive recueillir de mon sacrifice et de mon amour. Elle est bien jeune, et à son âge sait-on ce que c'est que d'aimer? Je crois qu'elle pense à moi en ce moment, et si mon regard pouvait pénétrer jusqu'à sa couche, je verrais sans doute ce beau front penché par le sommeil, ses yeux clos, je sentirais son ha-

leine calme et régulière effleurer ses lèvres entr'ouvertes. Mon image est loin d'elle, et la pauvre fille dort comme on dort à quinze ans, sans souci du présent, sans préoccupation de l'avenir.

Eugène en était là de ses réflexions lorsqu'il crut voir l'un des rideaux de la fenêtre d'Hélène s'agiter doucement. Sa respiration s'arrêta, son cœur battit plus vite et ses yeux se fixèrent sur la croisée à travers les ténèbres. La perception des objets par la vue avait pris immédiatement chez lui une singulière extension. C'est ainsi que l'oreille devient plus habile à entendre les pas de l'objet aimé, la main à reconnaître la main chérie ; le regard également acquiert une puissance étrange pour deviner à travers les ténèbres les formes de la femme adorée.

Eugène devina plutôt qu'il ne vit la sil-

houette d'Hélène derrière le rideau de mousseline.

— Elle veille, s'écria-t-il, et son regard cherche à pénétrer l'ombre pour arriver jusqu'ici ! Elle aussi pense à moi, elle aussi m'aime; j'ai donc le droit de l'aimer, j'ai le droit de la contraindre au bonheur qu'on voudrait nous ravir. O ma bien-aimée, si à travers l'espace qui nous sépare ma voix pouvait arriver jusqu'à ton oreille, je te redirais ces mots pleins d'ivresse et d'espoir : Je t'aime, je t'aime !

En parlant ainsi Eugène s'était détaché de l'arbre contre lequel il était appuyé et il avait fait quelques pas pour se trouver dans les rayons de la lune qui venait de se lever.

Sans doute Hélène l'aperçut, car un instant après un léger bruit se fit entendre du côté de

la fenêtre, et il sembla à Eugène que la croisée s'était entr'ouverte. Il avança encore et il vit, en effet, la blonde tête d'Hélène se pencher sur le balcon.

Tout reposait, le silence régnait en maître sur le château et sur le jardin ; le bruit du vent dans les arbres et le cri plaintif de la chouette se faisaient seuls entendre par intervalles ; nul regard indiscret ne paraissait à craindre. Eugène s'approcha le plus près qu'il put de la fenêtre et posant la main sur son cœur :

— Hélène, dit-il à voix basse, m'entendez-vous ?

La jeune fille pencha son joli front qu'argentait un rayon de la lune et fit un signe affirmatif.

— J'en prends à témoin cette belle nuit qui

nous prète ses voiles, ajouta le jeune homme, Hélène, ma chère Hélène, je vous aime.

Eugène crut voir alors la blanche main de la jeune fille se poser sur ses lèvres et avant de se rendre compte de la véritable signification de ce geste, il lui envoya un baiser qu'il eut voulu poser lui-même sur cette bouche vermeille qui lui souriait dans l'ombre.

Les blanches dents de la jeune fille brillèrent à la clarté de l'astre des nuits et la brise apporta à l'oreille d'Eugène ces cinq mots qui le firent tressaillir :

— Moi aussi je vous aime.

En extase devant cette douce vision vers laquelle toute son âme s'était envolée, Eugène demeurait sans voix et sans paroles pour exprimer son ivresse. Un moment il lui sembla que

pour franchir les trente pieds qui le séparaient du balcon un seul élan lui suffirait. Sa main placée contre la muraille, il se croyait déjà le pied posé sur la saillie de la fenêtre, et s'il n'essaya par un effort pour enjamber jusque là, ce fût moins en raison de l'impossibilité de l'entreprise que parce qu'il vit tout-à coup la main d'Hélène agiter un mouchoir blanc au-dessus de sa tête.

Le mouchoir fut abandonné au souffle capricieux de la brise qui le porta sur un buisson de rosiers du Bengale en fleur. Eugène le saisit et le porta à ses lèvres avec une rapide expression d'enthousiasme et de tendresse.

La tête d'Hélène se pencha sur le balcon.

— A demain, dit la jeune fille, vous me le rendrez demain.

— Oui, demain, répondit Eugène.

Il allait continuer, mais la tête blonde se retira et la croisée se referma aussitôt.

Un instant Eugène songea à abréger les heures qui devaient encore le séparer de celle qu'il aimait en cherchant du côté de la basse-cour une échelle, une poutre, un bâton, n'importe quoi qui pût l'aider à escalader le balcon. S'il ne le fit pas, c'est qu'au fond il restait dans son cœur un sentiment de respect pour la jeunesse d'Hélène, et sa passion, dont il n'eût pas été le maître de modérer les élans s'il se fut trouvé en ce moment auprès de la jeune fille, se tempérait pas la distance et par le temps qu'il avait mis à sa recherche.

Enfin il ramena ses pas du côté de la croisée d'Hélène, mais cette fois le balcon resta muet à ses appels et le rideau demeura immobile.

C'en avait été assez pour rendre à Eugène toute la fougue primitive de son amour que les dures paroles de son père avaient un moment refroidie. Le jeune homme, s'il avait pu hésiter encore avant cette vision de la personne aimée, se sentait prêt à tout braver, à accomplir toutes les folies depuis qu'il avait entendu cette douce voix faire elle-même appel à ses promesses en lui jetant ces paroles :

« A demain. »

— Oui, à demain, répétait tout bas Eugène en égarant ses pas désordonnés sous les bosquets touffus du parc ! A demain ! Que de choses dans ces deux mots ! Demain mon sort sera fixé pour la vie, demain je serai le plus heureux des hommes, demain j'aurai ouvert pour elle et pour moi la carrière d'une vie nouvelle, demain j'aurai de nouveaux devoirs à remplir, je me serai fait une nouvelle famille.

Et comme si ce mot de famille eût évoqué l'image d'un triste fantôme, il secouait la tête en disant :

— Non, je ne veux pas penser à cela ; j'aime mieux rêver qu'elle est là, près de moi, sa main dans la mienne, ses regards dans mes yeux, sa bouche muette de plaisir, ses lèvres tremblantes d'émotion, son cœur battant contre le mien, et moi brisé par l'ivresse, succombant sous le poids de mon bonheur. C'est ainsi que nous serons demain soir. Demain ! que cette journée va me sembler longue, et maintenant qu'Hélène n'est plus là, que cette nuit passe lentement.

Sans cesse poursuivi par les menaces de son père, sans cesse poursuivant ses rêves d'amour à mesure qu'ils s'évanouissaient, Eugène parcourut ainsi toutes les allées du parc et le cal-

me ne s'était pas encore fait dans son esprit lorsque l'aube naissante vint effacer une à une toutes les étoiles du firmament.

En voyant le jour, Eugène se ressouvint des ordres de son père, et, d'un pas lent, la tête penchée et le regard incertain, il se dirigea vers les écuries de la basse-cour. Les palefreniers n'étaient pas encore levés. Le jeune homme alla frapper à la porte de son domestique et monta ensuite chez lui pour achever ses préparatifs.

L'inquiétude fiévreuse qui le dévorait ne lui permit pas d'attendre que les chevaux fussent sellés. Puisqu'il fallait partir au lever du soleil, puisqu'il ne pouvait ni parler, ni revoir Hélène avant son départ, il n'avait plus aucune raison pour prolonger son séjour et gagner quelques minutes. Au contraire, il lui tardait

maintenant de s'éloigner du château pour préparer et assurer l'exécution des projets qu'il avait conçus. Sa voix plus brève et plus nette que de coutume ranima la nonchalance du laquais, et lui-même brida son cheval afin d'aller plus vite.

Quand il fut en selle, il hésita un moment par quelle route il prendrait. Deux chemins s'offraient à lui, l'un tout droit et tout naturel par la porte de la cour, l'autre plus long et moins usité surtout à pareille heure à cause d'une grille qu'il fallait ouvrir à l'extrémité du parc. Mais ce dernier à travers le parc lui permettait de passer encore une fois sous les fenêtres d'Hélène, et qui sait, la jeune fille guetterait peut-être son départ à travers les rideaux.

Ce fut ce dernier chemin que choisit Eugène.

Lorsque son cheval se trouva au pied de la terrasse, le jeune homme leva les yeux vers la croisée où la nuit il avait vu flotter le mouchoir qu'il portait sur lui. Rien ne remuait, rien n'apparaissait. Un coup d'éperon fit cabrer le cheval dont les sabots retombèrent bruyamment sur les dalles de l'escalier. Eugène releva une seconde fois la tête et il vit la blanche main de la jeune fille froisser les plis de la mousseline. Eugène tira de sa poche le mouchoir de la veille et le pressa contre ses lèvres, puis, serrant son coursier de ses deux genoux, il disparut derrière les arbres après avoir jeté sur la croisée un dernier regard et un dernier adieu.

Chapitre cinquième.

V.

L'ENLÈVEMENT.

Henriette n'avait pas oublié le chagrin qu'elle avait causé la veille à son amie. Pour sécher cette larme que ses reproches avaient fait couler, son excellent naturel lui suggéra mille prévenances, mille petits soins charmants,

mille mots affectueux. Mais à toutes ses caresses et à toutes ses preuves d'affection Hélène restait comme insensible et paraissait préoccupée d'une idée étrangère à ce qui se passait autour d'elle. Mademoiselle de Sirey redoublait alors d'efforts pour reconquérir ce cœur qu'elle croyait avoir blessé.

Enfin quand l'heure vint où Hélène devait regagner la ville pour rentrer au pensionnat, Henriette se sentit l'âme brisée et voulut retenir son amie encore un jour ou deux, offrant de retarder elle-même son départ et projetant de faire avertir la supérieure par un petit mot desa mère.

La jeune fille ne rédoutait plus pour Hélène la présence de son frère, et sa bonté pouvait se manifester librement.

Tout paraissait convenu dans la famille,

mais, chose singulière, ce fut d'Hélène que vinrent les obstacles. Elle souleva mille objections disant que la supérieure lui en voudrait si elle commettait l'indiscrétion de rester plus longtemps chez son amie, qu'elle attendait la visite de sa tante pour le lendemain, offrant enfin de revenir plus tard, quand Henriette serait de retour. Rien ne put vaincre cette détermination, et ce fut pour madame de Sirey une nouvelle occasion d'admirer la sagesse et la discrétion de la jeune fille.

Quant à Henriette, lorsque son amie monta en voiture, elle se mit à fondre en larmes comme si elle eût redouté de ne plus la revoir.

Une lieue et demie environ séparait la campagne de M. de Sirey de la ville de Metz. Une grande route passait à l'extrémité de l'avenue; il n'était donc pas besoin de tant se hâter pour se mettre en chemin.

Il allait faire nuit close quand la voiture partit. Elle était conduite par un vieux serviteur de la maison , un cocher expert et prudent qui conduisait toujours les dames de Sirey. Auprès de lui s'était assis pour retourner à la ville, où il avait laissé son maître, disait-il, le domestique particulier de M. Eugène. Il était revenu dans la journée à la maison, à pied, sous prétexte de prendre un petit nécessaire que son maître avait oublié. En réalité son retour n'avait d'autre motif que de lui donner l'occasion de prendre place sur le siége de la voiture quand on reconduirait mademoiselle Hélène au pensionnat.

A peine les chevaux furent-ils lancés sur la route que la conversation suivante s'établit entre les deux domestiques.

— Dites - donc, père Thuillier, fit le jeune

scapin de M. Eugène, ça n'est pas gai pour vous tout de même le temps que les maîtres passent à la campagne.

— Pourquoi ça, Étienne? demanda le vieux cocher.

— Tiens, pardine, parce que vous êtes obligé de laisser votre ménage à la ville.

— Ah! ça c'est vrai. Mais bast! à mon âge!

— N'importe, père Thuillier, ça doit vous ennuyer tout de même de venir si souvent à Metz sans seulement pouvoir aller passer une demi-heure chez vous.

— C'est juste, mais que veux-tu que j'y fasse, mon enfant? c'est une nécessité du service.

— Une nécessité, une nécessité c'est bon à

dire, mais il y a des fois où vous pourriez bien manger la consigne de quelques minutes.

— Je ne veux pas forcer mes chevaux, car vois-tu bien ces bêtes, ça n'est pas habitué à travailler dur et si je voulais presser leur allure je risquerais de les faire tomber fourbus.

— Vous avez raison, père Thuillier, faut ménager les bêtes, surtout quand on est dans une maison où l'on ménage les gens. Ça ne fait rien, je suis sur qu'il y a bien trois semaines que vous n'avez vu madame Thuillier.

— Si tu disais un mois tu parlerais plus juste.

— Un mois, c'est long, un mois, et je gage que vous ne seriez pas fâché d'aller lui dire tout-à-l'heure un petit bonsoir.

— Pour çà, non, et c'est bien ce que je

compte faire avant de rentrer au château.

— Hum! hum! fit Étienne en regardant à sa montre; m'est avis que votre visite ne sera pas pour aujourd'hui.

— Pourquoi donc?

— Parce qu'il est à présent huit heures et demie, que vous ne serez pas à la porte de la pension avant neuf heures et quart, et que les portes de la ville se fermant à dix heures, vous n'aurez juste que le temps de crier bonsoir du haut de votre siége et de passer au trot devant la porte de votre maison.

— Tu pourrais bien avoir raison.

— Parbleu, si j'ai raison! je vous dis que vous ne verrez pas encore votre femme aujourd'hui si je ne viens pas à votre aide.

— Comment çà, Étienne?

— Dam! les hommes et les domestiques surtout sont faits pour s'entraider. Quand on entre en condition dans une maison on devient presque de la famille, et pour lors tous les gens sont frères.

— Sans doute, mais tout çà ne me dit pas...

— Attendez donc, père Thuillier, attendez donc. Vous voilà bien pressé à présent. Je voulais donc vous dire que si vous le vouliez, à la porte de la ville vous me donneriez vos rênes, vous sauteriez en bas de votre siége, que je reconduirais la petite qui est là dedans à la pension et puis que je ramènerais vos chevaux à votre porte après avoir fait l'affaire.

— Il n'y a qu'un petit malheur à çà, Étienne, c'est que j'ai promis à madame de ramener

la petite à la pension et que si ce n'est pas moi qui la ramène je ne pourrai pas dire à madame que je me suis acquitté de ma commission.

— Belle différence ! Que ce soit vous ou moi, est-ce que ce n'est pas la même chose ? est-ce que la petite en sera moins bien reconduite pour çà ?

— Je ne dis pas, Étienne ; je sais bien que pour ton âge tu sais bien tenir des chevaux, d'autant plus qu'il ne sera pas nécessaire d'aller vite ; mais n'importe, c'est moi qui dois conduire, il faut que je conduise.

— A votre aise, père Thuillier, à votre aise. Ce que j'en disais c'était pour vous rendre un petit service, mais du moment que votre devoir s'y oppose, c'est tout, ça sera pour une

autre fois. Est-ce qu'elle va mieux votre femme, père Thuillier?

— Ma femme ! elle n'est pas malade.

— Ah ! tiens, c'est vrai, bête que je suis! j'oubliais qu'il y a plus d'un mois que vous ne l'avez pas vue.

— Oui, il y a plus d'un mois, mais si elle avait été malade elle me l'aurait fait dire.

— Bah ! bah ! Elle n'a pas eu le temps cette femme, depuis ce matin !...

— Depuis ce matin, Étienne; tu dis que ma femme était malade ce matin?

— Dam, je ne l'ai pas vue non plus, moi. Je suis arrivé ici de bonne heure avec M. Eugène. Mais tout-à-coup au moment où nous allions partir pour La Lobe M. Eugène s'est aperçu

qu'il avait oublié son nécessaire. Pour lors, afin de ne pas fatiguer mon cheval je suis retourné au château à pied et me voilà seulement de retour. Demain matin je partirai pour rejoindre mon maître.

— Mais ma femme, qu'est-ce que tu disais donc que ma femme ?...

— Ah ! c'est vrai, j'oubliais. Oui, on m'a dit comme ça que votre femme n'était pas très-bien portante depuis deux jours.

— Et qu'est-ce qu'on disait qu'elle avait ?

— Je ne sais pas, quelque chose comme des migraines, ou bien de la fièvre.

— Bon Dieu pourvu que ce ne soit pas sa sciatique qui l'ait reprise !

— La sciatique, dites-vous ? oui, çà pourrait bien être la sciatique.

— Pourquoi donc ne m'avoir pas dit çà plus tôt? jaurais demandé à madame, la permission de passer ici la nuit avec mes chevaux.

— Bast ! si vous l'alliez voir votre femme, peut-être n'est-ce pas aussi grave que vous le pensez.

— Oh ! si, Étienne, la sciatique c'est grave, c'est très grave.

— Raison de plus, alors, pour vous en assurer par vous-même, sauf à revenir demain matin s'il y a lieu.

— C'est juste çà, et si tu veux me promettre de ne pas faire courir mes chevaux...

— Je sais bien ce que c'est que des bêtes, allez, père Thuillier; il ne faut pas vous inquieter. Allez voir votre femme; vous aurez au moins trois-quarts d'heure à vous?

— Vrai çà, trois-quarts d'heure ?

— Sans doute ; votre femme habite de ce côté-ci de la ville, le pensionnat est de l'autre côté, il y a toute la ville à traverser pour aller et pour revenir, et pour peu que je pose au pensionnat seulement dix minutes...

— C'est dit ; quand nous serons à l'octroi, je descendrai ; mais surtout aies soin à Cocotte, tu sais qu'elle aime à danser.

— C'est une maladie de jeune fille, père Thuillier.

— Tu n'oublieras pas de faire dire des compliments à la supérieure de la part de madame.

— Allons donc, pas si bête d'oublier çà. Des compliments, çà se fait toujours.

— Il y a, dans le coffre, un petit paquet à la petite ; ne manque pas de le donner.

— Soyez tranquille, père Thuillier.

— Ah ! encore une recommandation. C'est monsieur qui me l'a faite avant de partir ; il m'a ordonné de ne laisser personne au monde parler à Mlle Hélène.

— Tiens ! pourquoi donc çà ?

— Est-ce que je sais, moi? Je ne m'occupe jamais de ce qui ne me regarde pas ; ainsi donc *motus* là-dessus.

— Dam ! père Thuillier, la petite est bien gentille et il peut y avoir des amateurs... Mais vous pouvez être tranquille, les chevaux ne s'arrêteront pas que nous ne soyons arrivés.

La voiture franchissait en ce moment les fossés de la ville. Un instant après elle s'arrêta devant le bureau de l'octroi. Étienne sauta

d'un bond à terre et au lieu de se placer à la tête des chevaux, il passa devant le vasistas ouvert de la voiture et laissa tomber un petit billet sur les genoux d'Hélène.

Celle-ci prit le papier et reconnût aussitôt l'écriture d'Eugène. Ce billet que nous connaissons déjà ne contenait que ces lignes :

« Hélène, je vous attends. Suivez la personne qui vous remettra ce billet ; elle a toute ma confiance.

» E. DE SIREY. »

Elle en déchiffra le contenu à la lueur incertaine du réverbère, puis elle le cacha dans son corsage.

— Mademoiselle, dit Étienne, c'est moi, maintenant, qui vais vous conduire. Je prends

la place du père Thuillier qui est allé voir si sa femme est malade.

— Partons vite, Étienne, dit la jeune fille, mais en passant ne pouvez-vous pas arrêter chez ma tante.

— Impossible, mademoiselle ; nous n'avons que juste le temps d'arriver en courant ventre à terre.

— Je veux voir ma tante, Étienne.

— Je vous le répète, mademoiselle, c'est impossible, et si vous persistez tout est perdu. Tout ce que je pourrai faire, ce sera en revenant d'aller lui porter un billet de votre part.

— Soit, un billet; mais où l'écrirai-je ?

— Là-bas, quand nous serons à destination.

La jeune fille voulait faire encore quelques objections ; au moment de jeter le dé, elle hésitait. Mais Étienne avait pris les rênes et la voiture partit au grand trot.

Aux premières maisons de la ville, on rejoignit le père Thuillier qui avait pris l'avance. En voyant ses chevaux lancés à fond de train, la conscience du vieux cocher éprouva un remords.

— Doucement, doucement, cria-t-il à Étienne ; tu vas mettre mes chevaux sur la litière pour quinze jours, Arrête, arrête.

— Soyez tranquille, père Thuillier, ils sont en haleine, ils filent tout seuls.

La voix d'Étienne se perdait déjà dans le lointain.

— Il tuera mes chevaux, fit le vieillard en

hochant la tête. J'ai eu bien tort de les lui confier. Et, cependant, puisque ma femme est malade !...

Pendant que le père Thuillier faisait sur les chevaux et sur sa femme ces tristes réflexions, la voiture avait déjà franchi les fossés de la ville du côté opposé, et elle roulait sur la route de Paris.

Grace au poignet vigoureux d'Étienne et grâce aussi, sans doute, aux copieux picotins d'avoine dont le père Thuillier nourrissait ses chevaux, ils allaient comme le vent. Vingt-cinq minutes s'étaient à peine écoulées depuis leur sortie de la ville lorsque la voiture s'arrêta. On était à Longueville, village situé à une lieue et quart de Metz, sur la route de Paris.

Un homme enveloppé dans un grand man-

teau s'approcha de la voiture, ouvrit la portière et tendit la main à Hélène pour l'aider à descendre. La jeune fille reconnut Eugène.

— Quoi ! c'est vous, monsieur, s'écria-t-elle, vous m'aviez promis...

— De ne pas essayer de vous voir avant l'arrivée de votre tante. C'était impossible, Hélène ; à qui pouvais-je confier une mission aussi délicate que celle de vous accompagner. Au surplus, vous le voyez, nous allons nous séparer tout-à-l'heure ; voilà la voiture où vous allez monter et voici mon cheval qui m'attend.

Les yeux de la jeune fille suivirent la direction indiquée par le geste d'Eugène, et ils aperçurent dans la cour d'une petite maison devant laquelle la calèche s'était arrêtée un coupé de voyage attelé de deux chevaux de

poste, et plus loin le cheval de M. de Sirey qui piaffait en attendant son maître. Cette vue la rassura.

— A la bonne heure, dit-elle ; je vous rends toute ma confiance. Mais avant de partir je veux écrire à ma tante.

— Rien de plus simple, dit Eugène.

Et offrant son bras à la jeune fille, ils pénétrèrent ensemble dans la petite maison. Une lampe fumeuse éclairait seule une petite salle déserte. Sur une table se trouvait servie une légère collation.

— Nous n'avons pas d'encre, dit Eugène, mais voici mon calepin et un crayon ; cela vous suffit-il ?

Hélène fit un signe de tête affirmatif.

— Un mot encore, ajouta-t-elle. Dites-moi, Eugène, où me conduisez-vous?

— A Verdun, d'abord.

— A Verdun! où descendrai-je?

— Un appartement vous est préparé à l'hôtel de l'Europe.

— C'est bien.

La jeune fille écrivit quelques mots sur une page du calepin, puis elle déchira le feuillet, en ferma le pli avec une épingle et le remit à Étienne en lui recommandant de le remettre en main propre à sa tante.

— Puis-je compter sur la fidélité d'Étienne, demanda-t-elle tout bas à M. de Sirey.

— Comme sur la mienne, répondit celui-ci.

Maintenant voici une collation qui vous attend ; me permettez-vous de prendre place auprès de vous ?

— Ai-je encore quelque chose à vous refuser ? fit la jeune fille avec un gracieux sourire, en abandonnant à Eugène une main qu'il couvrit de baisers.

Au même instant on entendit partir une voiture au grand trot. C'était Étienne qui reconduisait à Metz les chevaux du père Thuillier.

Chapitre sixième.

VI.

COMMENT S'ACCOMPLIT LA SÉDUCTION.

Le père Thuillier, debout sur le seuil de la porte, attendait ses chevaux avec une vive impatience depuis plus de vingt minutes. Enfin, il reconnut le bruit de leurs sabots sur le pavé

de la rue, et un instant après la calèche s'arrêtait devant sa maison.

— D'où diable viens-tu comme cela ? tu devais être trois-quarts d'heure, et voilà plus d'une heure que nous nous sommes quittés.

— Dam, père Thuillier, vous m'avez dit de ménager vos bêtes.

— Ménager ! tu appelles cela ménager ! elles sont couvertes de sueur et d'écume. Il n'est pas possible, il faut que tu leur aies fait arpenter toutes les rues de la ville. Bon Dieu dans quel état les voilà !

— Et votre femme, père Thuillier, comment va-t-elle? dit Étienne sans prendre garde aux plaintes du vieux cocher.

— Ma femme, maître menteur, elle va bien ma femme, elle n'a pas été malade.

— Ah! tant mieux; on me l'avait pourtant bien dit.

— On ne t'avait rien dit du tout. Tout ceci ne me semble pas très-clair. Tu as voulu faire courir mes chevaux, voilà le vrai. Je vois clair, va. Pourvu que mes pauvres chevaux ne tombent pas fourbus ! S'ils sont malades, je t'en avertis, Étienne, je dirai ce qui est arrivé.

La menace était inutile ; Étienne était déjà loin. Il avait une autre mission à remplir. Après avoir parcouru quelques rues obscures, il s'arrêta devant une petite porte dont il fit retentir le marteau. Une minute après on entendit un pas précipité et une voix aigre-douce demanda :

— Qui est là?

— Étienne, répondit le laquais.

La porte s'ouvrit sur-le champ et une femme d'une cinquantaine d'années, de haute taille, le front flétri plutôt que ridé, les yeux gris et perçants comme ceux d'un chat, parut sur le seuil une petite lampe à la main.

— Entrez vite, dit la Grande-Rose.

La porte se referma sur Étienne ; mais celui-ci avant de pénétrer plus avant saisit la tante d'Hélène par le bras et l'arrêta dans le corridor.

— Inutile d'aller plus loin, dit-il, d'ailleurs je n'en ai pas le temps. Le coup est fait, je viens de conduire votre nièce à Longueville ; ils seront à Verdun à huit heures du matin.

— Hélène ne vous a-t-elle rien remis pour moi ?

— Au contraire, voici un billet.

La Grande-Rose lut rapidement les lignes tracées au crayon sur une page du calepin de M. de Sirey. Ces lignes étaient ainsi conçues :

« Ma chère tante, venez me rejoindre à Verdun. Je n'irai pas plus loin que vous ne soyez avec moi. Je descendrai à l'hôtel de l'Europe.

Votre nièce affectionnée,

Hélène.

— Maintenant que vous avez lu, dit Étienne, je n'ai plus rien à vous dire et je pars. Les portes de la ville vont se fermer ; il faut encore que j'aille enfourcher mon cheval que j'ai laissé à l'hôtel. Ainsi donc, adieu !

— Étienne, à quelle heure les voitures partent-elles pour Verdun ?

— A cinq heures du matin, à ce que je crois. Au revoir, au revoir. Vous voyez que je vous ai bien servi.

— Je n'oublierai pas ce dont nous sommes convenus.

— Vous n'auriez pas un petit à-compte à me donner?

— Demain, Étienne, à Verdun.

— J'aimerais mieux tout de suite.

— Ça vous retarderait. Partez vite, les portes vont se fermer.

— Vous promettez de m'apporter à Verdun...

— Je vous le jure.

— A demain donc.

Étienne sortit à la hâte et courut à l'hôtel où il avait laissé son cheval. Au moment où il se présenta aux portes de la ville pour les franchir, la cloche annonçait l'heure de leur fermeture; il donna un coup d'éperon, et quelques secondes après, il laissait derrière lui les trois enceintes des fortifications.

La Grande-Rose était rentrée précipitamment chez elle, avait jeté sur ses épaules un vieux châle de cachemire, débris de son ancienne splendeur, posé sur sa tête un chapeau de satin éraillé, et s'était dirigée d'un pas rapide vers le bureau des messageries.

Là le dire d'Étienne fut confirmé. La voiture partait à cinq heures du matin; et n'arrivait guère à Verdun qu'à cinq heures du soir. C'était un retard de neuf heures sur les deux

amants, neuf heures, un siècle en matière d'amour. Encore ici mademoiselle Rose dut faire appel à la confiance qu'elle avait en l'instinct d'Hélène, pour ne pas trembler devant la fatale conséquence d'un retard. Sa nièce lui avait écrit qu'elle n'irait pas plus loin que Verdun sans sa tante : mademoiselle Rose était certaine que la jeune fille tiendrait parole.

Ce fut donc sans trop d'appréhensions qu'elle alla se coucher, après avoir retenu sa place à la diligence.

Laissons-la se reposer et rejoignons nos deux amoureux.

Fidèle à sa promesse, Eugène galoppait auprès de la voiture qui entraînait Hélène, mais à chaque relais, il mettait pied à terre et ve-

nait s'accouder à la portière du coupé, pour causer avec la jeune fille.

Enfin au dernier relais, le cheval de M. de Sirey n'en pouvait plus. Brisé de fatigue, ruisselant de sueur et d'écume, la pauvre bête tremblait des quatre membres et refusait d'avancer. Il fallut prendre un parti, laisser le cheval à la poste et prendre un cheval de relais pour continuer la route. Un moment, Eugène avait espéré attendrir la jeune fille et obtenir d'elle une place dans la voiture. Hélène refusa obstinément, et force fut à Eugène d'enfourcher un gros cheval dur au trot, dur à la main et qui avait toutes les peines du monde à suivre la chaise de poste.

Au relais suivant, ce fut bien une autre aventure. Il n'y avait que deux chevaux dans l'écurie; ces deux chevaux furent attelés à la

voiture, et Eugène se retrouva à pied. Il voulut faire doubler la poste à son coursier, impossible ; d'abord le postillon refusa d'abandonner son cheval, ensuite la pauvre bête elle-même soufflait si fort qu'on ne pouvait pas raisonnablement lui demander ce double service.

Cette fois encore Eugène essaya de parlementer avec la jeune fille.

— Hélène, vous le voyez, dit-il, si vous ne m'accordez la grâce de prendre place auprès de vous, nous serons obligés de coucher ici.

— Coucher ici, pourquoi donc ? demanda-t-elle.

— Parce que je ne pourrai pas aller plus loin.

— Qu'importe, pourvu que je puisse continuer ma route.

— Comment toute seule?

— Pourquoi pas?

— Non, cela est impossible, et je n'y consentirai jamais. Vous livrer seule aux hasards d'un voyage de nuit, avec des postillons grossiers, ivres quelquefois, il ne faut pas y penser. Encore s'il y avait un siége au coupé.

— Oui, mais il n'y a pas de siège, et je présume bien que vous n'allez pas monter derrière comme un laquais.

Le jeune homme essaya de sourire à la bonne humeur de sa maîtresse, mais il était visiblement contrarié.

— Allons, dit-il, il faut bien s'y résoudre;

je vais faire dételer et chercher un gîte. Vous serez bien mal dans ce village.

Ils se trouvaient alors à Harville, à dix lieues du terme de leur voyage.

La perspective de passer la nuit dans un méchant cabaret flattait peu les goûts déjà délicats de mademoiselle Hélène. Elle se prit à réfléchir pendant que M. de Sirey s'informait auprès des postillons s'il existait près de là une auberge habitable. Leur réponse avait été négative, et lorsqu'Eugène revint auprès de la jeune fille, celle-ci avait déjà pris son parti.

— Eh bien! dit-elle?

— Pas une auberge, pas un lit où vous puissiez vous reposer. Il faut ou continuer votre route, comme je vous l'ai dit, ou se résigner à passer le reste de la nuit à la belle étoile.

C'était un cas de force majeure qui n'avait pas pu être prévu. Cependant comme il convient qu'une femme mette toujours dans son tort l'homme qui l'aime, afin de garder sur lui une certaine supériorité, Hélène qui avait déjà l'instinct de toutes les manœuvres de la coquetterie, Hélène ne laissa pas échapper l'occasion d'accuser son amant d'imprévoyance.

— Comment n'avez-vous pas pensé, dit-elle, que votre cheval ne pourrait fournir trente lieues d'une seule traite?

— Je n'ai pensé qu'à vous répondit Eugène. Et vous le dirai-je, j'avais espéré!...

— Quoi donc?

— Que vous auriez moins de cruauté pour moi.

— Eugène, vous savez nos conventions, vous

m'aviez promis que vous ne chercheriez pas à me voir avant que ma tante ne nous eût rejoints. Ma tante n'est pas là et cependant je vous permets de ne pas tenir compte de vos promesses ; vous causez librement avec moi, c'est déjà trop.

— Trop, dites-vous ! ne devons-nous pas être bientôt unis pour la vie ?

— Alors Eugène je vous obéirai comme une esclave fidèle ; mais jusque-là, c'est à moi de commander. Laissez-moi partir seule.

— Vous êtes sans pitié, et je vous l'ai dit, jamais je ne vous abandonnerai aux hasards de la route.

— Voyez, déjà l'aube blanchit l'horizon à l'Orient,

— Raison de plus pour me permettre de

prendre place à vos côtés. Que pouvez-vous craindre?

— Tout de moi, sinon tout de vous.

— Que vos paroles sont douces à mon cœur! Pourquoi faut-il qu'une rigueur extrême que je vous jure de respecter vienne jeter l'hésitation et la douleur dans mon âme. Vous m'aimez pourtant, Hélène, n'est-ce pas?

— Si je ne vous aimais pas, serai-je ici?

— Achevez donc votre œuvre et laissez-moi vous prouver que mon amour n'est pas moins pur qu'il est profond.

— Dois-je vous croire, Eugène?

— Il serait bien tard pour douter de moi.

— Vous avez raison, et cette parole me mon-

tre toute l'étendue de ma faute. Pourquoi vous ai-je écouté ?

Et la jeune fille laissa tomber sa tête dans ses deux mains et se mit à sangloter.

— Hélène ! s'écria M. de Sirey, Hélène, je t'en prie, chasse de ta pensée ces tristes et inutiles regrets ! ne jette pas un voile de douleur sur cette route nouvelle où nous entrons ensemble, la main dans la main ; laisse à notre amour toute la fraîcheur de son parfum printanier, et ne trouble pas par de vaines larmes la première ivresse de nos cœurs.

En parlant ainsi, Eugène avait franchi le marche-pied de la voiture, et, penché sur la jeune fille, il la soutenait dans ses bras.

Tout-à-coup, prenant son parti, il fit signe au postillon ; la portière se referma, et les chevaux prirent le galop.

Hélène releva la tête, voulut se débattre, crier ; il était trop tard ; le coupé volait plutôt qu'il ne roulait sur le macadam de la route.

— Eugène, c'est une trahison ! s'écria la jeune fille.

— Qu'appelles-tu trahison ? répondit M. de Sirey. Est-ce de t'aimer, de te le dire, de te serrer contre mon cœur, d'épancher dans ton sein tous les secrets de mon amour ? Oh ! alors, oui, je t'ai trahie, oui, je suis déloyal et félon ! Mais s'il est vrai que tu m'aimes, s'il est vrai que ta main tremble sous une douce étreinte, que ton cœur batte plus vite au contact du mien, s'il est vrai que tes yeux, tout-à-l'heure baignés de larmes et armés de courroux, n'ont plus pour se défendre des miens que leur enivrante langueur ; s'il est vrai que

tes lèvres que les miennes effleurent ne fuient pas le baiser qui les presse, as-tu le droit de dire : « Trahison ? » as-tu le droit de repousser ma flamme que ton cœur partage ?

— Eugène ! Eugène ! fit la jeune fille d'une voix troublée ; vous oubliez toutes vos promesses et ces serments qu'à l'instant même vous me faisiez.

— Est-il d'autres serments que ceux qui nous lient ?

— Eugène, vos étreintes me tuent ; prenez pitié de moi !

—De la pitié ! non, de l'amour, de l'ivresse, du bonheur !

Le jeune homme tenait toujours la jeune fille enlacée dans ses bras, et celle-ci ne faisait plus que de faibles efforts pour se déga-

ger. Cette fois encore les sens éveillés lui faisaient oublier les entraves de la prudence et de la ruse. Quelques minutes encore, et l'amant allait être maître de sa proie.

— Hélène, s'écria-t-il dans le paroxisme de l'ivresse et de la passion, à la face du soleil qui se lève à l'horizon, je te jure de t'aimer toujours et de m'unir à toi pour jamais!

Les yeux d'Eugène brillaient d'un éclat inconnu aux regards de la jeune fille; son front, illuminé par l'enthousiasme et aussi par les premiers rayons du jour, était vraiment beau à voir, sa bouche entr'ouverte et ses lèvres tremblantes exhalaient l'amour et appelaient les baisers.

Hélène fut frappée par cette étrange beauté; émue, fascinée, ses regards plongèrent avec tendresse dans les regards du jeune hom-

me, son front s'inclina sur son épaule, ses yeux chargés de langueur se voilèrent à demi sous leurs paupières diaphanes; ses deux bras jetés autour du cou d'Eugène attirèrent sa tête sur son sein, et ses lèvres cherchèrent ses lèvres pour s'unir à elles et se confondre dans un long baiser.

Un cri sorti de sa poitrine fut l'accent suprême de cette enivrante agonie.

Quand la voiture s'arrêta au relai de Manheullers, Hélène, suspendue aux lèvres de M. de Sirey, pleurait son printemps flétri, et cette fois ses larmes étaient sincères.

Le jeune de Sirey, dont les plaisirs faciles n'avaient pas éteint les sentiments généreux, versait dans le cœur de la jeune fille toutes les consolations que lui inspiraient les circonstances. Protestations, promesses et serments,

rien ne coûtait à son amour. Il aimait véritablement Hélène, et il pensait très-sérieusement à remplir tous les engagements qu'il avait pris. L'accent de vérité qui régnait dans toutes ses paroles apaisa un peu les alarmes de la jeune fille, et lorsque l'on arriva à Verdun, les plans de la vie future étaient déjà tracés.

Restait le plus difficile : il fallait amener M. de Sirey père a donner à ce mariage extravagant le sceau de son consentement. L'avenir inquiétait déjà l'esprit du jeune homme ; mais d'autres s'étaient chargés malheureusement pour lui de réaliser tous ses projets et de lui rendre facile l'accomplissement de ses promesses.

Attendus à l'hôtel de l'Europe, nos jeunes voyageurs pensèrent d'abord à prendre un repas que la route avait rendu nécessaire. Il n'y

avait plus de raison pour qu'Eugène usât des mêmes réserves qu'à Longueville; il s'assit donc auprès de sa jeune maîtresse et redoubla pour elle ses soins et sa sollicitude.

Hélène était brisée de fatigue; elle manifesta le désir de prendre du repos. M. de Sirey l'accompagna dans la chambre qui lui était destinée, et, passant le bras autour de la taille élancée de la jeune fille :

— Belle enfant, lui dit-il, laisse ta belle tête s'appuyer sur ma poitrine, regarde-moi bien, et que le sourire de tes lèvres fasse tressaillir mon cœur d'allégresse.

— Mon ami, vous savez si je vous aime, répondit la jeune fille; accordez-moi une grâce, car maintenant je prie, je ne commande plus.

— Qu'importe Hélène, vos prières sont toujours des ordres pour moi.

— Eh bien, mon ami, vous m'avez promis d'attendre l'arrivée de ma tante avant de continuer notre route, laissez-moi vous demander de me laisser seule jusqu'à son arrivée.

— Hélas! ne serons-nous pas séparés lorsqu'elle sera venue? Saisissons au contraire ce moment de bonheur puisqu'il s'offre à nous.

— Ce bonheur, Eugène, il nous est défendu.

— Et pourtant nous avons trempé nos lèvres à sa coupe.

— Gardons-nous de l'épuiser de suite.

— Gardons-nous au contraire de l'épancher sans l'avoir bue. Je ne sais, mais la ve-

nue de votre tante m'inquiète. Si je n'écoutais que mes pressentiments, je vous prendrais dans mes bras et je vous emporterais loin de ces lieux.

— Ce sont des pensées coupables, Eugène. N'est-il pas juste que ma tante nous accompagne pour couvrir de sa présence l'irrégularité de notre position !

— Mais êtes-vous bien sûre que votre tante ne voudra pas vous ravir à mes bras?

— Sans doute ; ne m'avez-vous pas promis de m'épouser?

— Et j'en fais encore le serment.

— Alors l'intérêt de sa nièce l'oblige à veiller sur elle, et déjà, n'est-il pas trop tard Eugène.

— Trop tard, oui, tu dis vrai; il est trop

tard pour que l'on t'arrache à mon amour, car maintenant je te possède et devant Dieu je suis déjà ton époux. Va, sois sans crainte, Hélène ; penche ton front fatigué sur ce chevet, et si à ton réveil tu me trouves près de toi, c'est que j'aurai veillé pendant ton sommeil sur ta tête chérie.

Après ces paroles, Eugène serra la jeune fille contre son cœur et se retira, mais une demi-heure après il rentrait dans la chambre et se penchait sur la couche d'Hélène pour saisir au passage le souffle de son haleine embaumée. La jeune fille avait succombé à la fatigue, elle dormait.

Il était près de sept heures du soir lorsqu'un coup violent frappé à la porte la réveilla en sursaut.

Chapitre septième.

VII.

CE QU'IL ADVINT D'UNE VISITE INATTENDUE.

La manière dont on avait frappé à la porte n'avait rien d'usité. C'était un coup brusque, presqu'impérieux.

Eugène sortit de l'extase où il était plongé

et regarda Hélène qui essayait de chasser le sommeil de ses yeux.

— On frappe, dit celle-ci d'une voix craintive.

— Qu'importe! répondit le jeune homme. Ferme ta paupière, mon enfant, et repose ton front fatigué.

Un second coup plus violent que le premier se fit entendre, et une voix d'homme prononça ces mots:

— Ouvrez, monsieur, ouvrez.

— Qui êtes-vous? demanda Eugène.

— Ouvrez, vous dis-je, au nom de la loi ouvrez.

— Au nom de la loi? que veut dire?

— Évitez le scandale, monsieur, répéta la même voix d'homme.

— Comprenez-vous un mot à tout ceci, fit Eugène le front pâle en se retournant vers le lit où reposait la jeune fille. Celle-ci s'était cachée sous sa couverture.

— Au moins, reprit Eugène, donnez-moi quelques minutes.

— Qu'à cela ne tienne, répondit la voix derrière la porte.

Eugène voulut faire lever et habiller Hélène, mais en vain ; la jeune fille tremblait de tous ses membres et blottie sous ses couvertures, elle refusait de montrer la tête. Le temps se passait et l'on entendait déja murmurer les voix dans le corridor de l'hôtel.

— Monsieur, reprit le personnage qui avait

parlé la première fois, nous vous avons donné le temps nécessaire ; notre devoir nous oblige à pénétrer maintenant chez vous de gré ou de force. Choisissez.

Il ne fallait pas songer à la fuite ; d'ailleurs à quoi aurait-elle servie. Eugène se résigna et ouvrit la porte.

Un homme vêtu de noir et décoré entra ; il fut suivi seulement d'un autre personnage, et fi tsigne aux autres qu'ils pouvaient se retirer. En même temps une femme d'un certain âge et de grande taille pénétra aussi dans l'appartement et referma la porte.

— Que veut dire tout ceci? demanda Eugène en croisant les bras sur sa poitrine.

— Vous allez le savoir, répondit l'homme

décoré. Vous êtes monsieur Eugène de Sirey, n'est-il pas vrai ?

— Oui, monsieur.

— Je suis, moi, le procureur du roi, et je viens ici à la réquisition de madame (il montrait la grande femme), constater le crime de rapt et de séduction sur une mineure âgée de moins de seize ans.

— Mais, monsieur !

— Niez-vous le fait ? fit le magistrat d'une voix sévère.

Et s'approchant du lit, il allait découvrir le front de la jeune fille lorsque Eugène se précipita sur lui et le saisissant au poignet.

— De grâce, monsieur, vous ne forcerez pas cette jeune fille à rougir.

— Il faut que j'accomplisse mon devoir et que je constate l'identité. Engagez-la vous-même à nous laisser voir son visage.

Eugène se pencha vers le chevet et pria Hélène de découvrir elle-même son front. Il s'attendait à trouver un visage bouleversé par la terreur. Les traits de la jeune fille étaient calmes au contraire et son regard n'exprimait aucune crainte.

— Madame, veuillez approcher, dit le magistrat.

La Grande-Rose, car c'était elle, vint se placer au chevet du lit.

— Reconnaissez-vous cette jeune fille.

— Oui, monsieur, c'est ma nièce, Hélène Furet.

— Elle n'a pas encore seize ans, m'avez-vous dit ?

— Voici, monsieur le procureur du roi, son extrait de naissance qui le constate. Elle aura quinze ans dans six semaines.

Eugène pendant ce temps-là avait le regard fixé sur la Grande-Rose.

— Sa tante, sa tante, s'écria-t-il, je tremble de comprendre. Mais, toi, Hélène, ne savais-tu rien de cette trame odieuse ?

— Eugène, dit la jeune fille d'une voix caressante, ne vous souvenez-vous plus que je vous avais prié de me laisser seule? Si vous m'aviez écouté !...

— Elle a raison, fit Eugène et laissant retomber sa tête sur sa poitrine.

— Eh bien ! monsieur, reprit le magistrat, vous ne niez plus maintenant.

— Je n'ai jamais rien nié, monsieur, répondit le jeune homme en relevant le front, et jamais le mensonge n'approchera de mes lèvres. Cette jeune fille est ma fiancée, elle est ma femme devant Dieu. J'ai juré de l'épouser, je tiendrai ma promesse.

— C'est bien, jeune homme, dit le magistrat, voilà de nobles sentiments qui réparent un peu la faute que vous avez commise. Mais cette faute n'en existe pas moins et la loi est inflexible.

— Comment, monsieur, la loi est inflexible lorsque deux jeunes gens unis par l'amour veulent resserrer devant elle les liens contractés sans elle ? Mais Hélène m'a suivi volontairement, monsieur, Hélène partage mon affec-

tion, Hélène m'a promis aussi qu'elle serait ma femme. N'est-ce pas, Hélène, que je ne t'ai pas arrachée par violence au sein de ta famille, n'est-ce pas que tu est venue ici librement avec moi .. mais réponds donc, tu vois bien qu'un mot de ta bouche peut seul nous sauver !

— Non, jeune homme, vous vous trompez, le consentement, tacite ou autre, donné par cette jeune fille à l'action que vous aviez commise en atténue peut-être la gravité, mais il ne saurait l'effacer aux yeux de la loi.

— Mais, si nous devenons époux ?

— La loi encore s'y oppose; mademoiselle est trop jeune, à moins que les parents ne demandent des dispenses; mais pour cela il faut que les parents consentent, et je ne sais si madame qui est à la fois la tante et

la tutrice de mademoiselle est bien disposée à faire cette démarche. J'avoue que ce serait le meilleur moyen d'apaiser cette triste affaire et pour ma part je vous promets mon concours.

— Ah ! monsieur, que de grâces, s'écria Eugène ; et vous, madame, seriez-vous plus cruelle que ce digne magistrat, ne consentirez-vous pas à combler des vœux qui sont ceux de votre nièce aussi bien que les miens? aimez-vous mieux flétrir cette jeune fille?

— Que parlez-vous de flétrir, monsieur? répliqua mademoiselle Rose. N'est-ce pas moi, maintenant, qui aurais fait enlever nuitamment ma nièce pour la jeter dans vos bras?

— Je ne dis pas cela, madame, mais puisque le mal est fait, songez maintenant à le réparer.

— Je le veux bien, mais votre père est riche, il est fier ; voudra-t-il jamais permettre que son fils épouse la jeune fille qu'il a séduite.

— Il faudra bien qu'il le permette ; je me jetterai à ses genoux, je lui dirai que s'il nous sépare je me donnerai la mort.

— Belle manière de réparer les choses.

— Ma mère le suppliera pour moi, ma sœur le suppliera pour son amie.

— Faibles ressources quand il s'agit de faire céder l'orgueil.

— Que voulez vous que je vous dise alors ? Si nous échouons, laissez-moi atteindre l'âge auquel j'aurai le droit d'exiger un consentement que l'on m'aura refusé.

— Quatre ans, monsieur ! et pendant ce temps-là que deviendra ma nièce?

— Vous le voyez bien, monsieur, reprit le magistrat, il faut que la justice ait son cours, et quelque soit l'intérêt que m'inspire votre situation, votre jeunesse et surtout la sincérité de votre tendresse, je ne puis plus longtemps transiger avec mes devoirs. Je vous le répète, votre position est grave et l'indulgence de la loi ne peut s'étendre sur vous qu'à la condition que monsieur votre père la rende possible.

— Mon père, je vais me rendre sur-le-champ près de lui. Vous viendrez avec moi, madame, et vous aussi, Hélène.

— Cette demande vous est en ce moment impossible, vous êtes mon prisonnier.

— Votre prisonnier ?

— Sans doute, mais soyez tranquille, votre prison vous sera facile ; vous resterez ici, dans cet hôtel, mais vous me donnerez votre parole de n'en pas sortir.

— Mais, mon père?

— Vous lui écrirez et il viendra.

— Permettez alors que je m'informe si mon domestique est arrivé.

— Oui, monsieur, il est ici ; mais vous ne pouvez pas le voir. Accusé de complicité, il est entre les mains de la justice.

— Mais alors qui se chargera de ma lettre ?

— Moi, monsieur, dit mademoiselle Rose.

Le jeune homme jeta sur la vieille aventurière un regard de mépris et de dégoût.

— Est-ce que vous hésiteriez à me la confier ? demanda-telle ?

— Peut-être.

— N'ai-je pas un intéret aussi puissant, plus puissant même que le vôtre à ce que cette négociation réussisse? N'y va-t-il pas de l'honneur, de l'avenir de ma nièce ?

— C'est juste, et, après tout, qu'importe le messager, pourvu que le message parvienne sûrement et vite ? Allons, je vais écrire.

— C'est le plus sage parti que vous ayez à prendre, dit le magistrat. Quant à mademoiselle Hélène, je la remets aux mains de sa tante qui l'emmènera avec elle, sans que vous

fassiez effort pour la revoir avant son départ. Vous me le promettez.

— Je vous le promets.

— Vous me promettez également de ne faire aucune tentative pour vous soustraire à l'action de la justice.

— Je vous en donne ma parole.

— A cette condition je vous laisse. Vous ne sortirez que si le juge d'instruction vous faisait appeler. Quant à moi, si j'ai à vous parler, je viendrai moi-même.

— Que vous êtes bon, monsieur !

— La justice humaine a ses jours d'indulgence comme celle de Dieu ; elle pardonne beaucoup à ceux qui aiment beaucoup.

Le magistrat salua et se retira avec son greffier et M. de Sirey ; mademoiselle Rose resta seule avec Hélène.

— Eh bien ! mon enfant, dit-elle, remercie ta tante, elle vient d'assurer ton bonheur.

— Ah ! ma tante, cette scène m'a fait mal pour lui. Il a vraiment le cœur droit et généreux.

— Est-ce que tu l'aimerais, par hasard.

— Depuis hier, ma tante, il s'est passé bien des choses !

— Ah ! c'est bien ; je le vois, il était temps que j'arrivasse.

— Non, ma tante, il n'était plus temps.

Et la jeune fille cacha sous les couvertures

son front rougissant peut-être pour la dernière fois.

— Raison de plus, murmura la tante sans s'émouvoir, j'ai bien fait d'arriver et de m'y prendre comme je m'y suis pris. Ces jeunes filles ont beau avoir de l'esprit ; en amour, ce ne sont jamais que de petites sottes.

— Vous m'en voulez, ma tante?

— Non, puisque, grâce à moi, le mal sera réparé.

— Vous êtes donc bien sûre?

— Oui, mais ne va pas faire l'enfant et dire maintenant que tu l'as suivi volontairement. Pour réussir, nous avons besoin de toutes nos armes, et si tu vas te laisser attendrir, tu es une fille perdue.

— Soyez tranquille, ma tante, je ne dirai que ce que vous me dicterez.

— C'est bien! lève-toi, fais tes paquets; nous allons partir ce soir.

— Où allons-nous?

— Nous retournons à Metz, et de là nous allons chez M. de Sirey. Il faut que tu viennes avec moi.

— Je n'oserai jamais. De quels yeux va-t-on me voir dans cette maison? Je ne pourrai jamais soutenir leurs regards.

— Au contraire, il faut les braver; tu es leur victime, entends-tu bien; ils t'ont attirée dans leur maison, ils ont favorisé la passion de leur fils, ils ont préparé la séduction qui

vient de s'accomplir. Tu comprends, n'est-ce pas ?

Un dernier scrupule de conscience préoccupait la jeune fille.

— Mais, ma tante, dit-elle, ce n'est pas vrai, cela !

— Qu'importe, pourvu que ce soit vraisemblable. Si tu ne parles pas comme moi, je t'abandonne à ton malheureux sort.

— Non, non, ma tante, je ferai tout ce que vous voudrez, je dirai tout ce que vous direz.

— A la bonne heure. En route tu me conteras tous les détails de votre intrigue, tous, sans en excepter un seul. T'a-t-il écrit de nouveau?

— Oui, ma tante, ce petit billet.

Hélène remit à sa tante le petit mot que nous connaissons. Celle-ci le dévora des yeux.

— Ce billet ne peut pas nous servir, dit-elle; il serait même dangereux de le montrer : je le garde jusqu'à nouvel ordre. J'ai sur moi toutes les autres lettres qu'il t'a adressées. Ce sont de bonnes pièces au procès.

— Il va donc y avoir un procès, ma tante?

— Enfant que tu es. Non, il n'y aura pas de procès, du moins je l'espère.

On vint avertir mademoiselle Rose que la lettre de M. de Sirey pour son père était prête.

Cette lettre contenait tous les incidents de l'aventure que nous connaissons. Elle était un aveu complet et sans réserve de la faute com-

mise, et contenait, non l'expression du regret, mais l'espérance de la voir pardonnée. Enfin elle se terminait par une demande formelle de consentement à son mariage avec Hélène, dont il peignait en traits de feu les brillantes qualités et la vive tendresse.

Eugène la lut à mademoiselle Rose qui en fut satisfaite, et la lui remit sans la cacheter. Il lui remit également deux autres lettres, l'une pour sa mère, l'autre pour sa sœur.

Mademoiselle Rose voulait tomber au milieu de la famille comme la foudre, et profiter du premier moment de stupéfaction pour arracher un consentement en règle. Enfin elle se munit d'un double du procès-verbal dressé par le procureur du roi, et, bien que cette pièce ne dut pas lui être livrée, elle l'obtint de la bienveillance du magistrat, en considération de la circonstance exceptionnelle où se

trouvait sa nièce et afin de faciliter un arrangement qu'il regardait comme l'issue la plus heureuse que put avoir cette affaire.

A dix heures du soir tout était terminé, et elle reprenait la route de Metz avec sa nièce dans la voiture même qui, la nuit précédente, avait amené la jeune fille à Verdun.

Chemin faisant celle-ci fit à sa tante le récit qu'elle avait demandé, et que nous épargnerons à nos lecteurs puisqu'ils connaissent déjà les événements qui en firent l'objet.

Chapitre huitième.

VIII.

LE CHAPITRE DES CONJECTURES.

La famille de Sirey allait se mettre à table pour déjeûner lorsqu'il arriva de la ville un commissionnaire porteur d'une lettre de la supérieure du pensionnat. Madame de Sirey à

qui cette lettre était adressée brisa le cachet et lut ce qui suit :

« Madame,

» Nous comptions voir notre chère élève, Hélène, rentrer au pensionnat avant-hier soir, ainsi que nous en étions convenu. Je dois croire que vous l'avez retenue près de vous, et le mal n'est pas grand s'il n'a d'autre cause que votre extrême bonté. Mais il nous serait impossible de prolonger davantage le congé que nous lui accordons de grand cœur jusqu'à ce soir. Si, toutefois, elle était indisposée, veuillez être assez bonne pour nous le faire savoir.

» Daignez agréer, madame, l'expression de nos sentiments dévoués,

» Sœur Sainte-Elisabeth. »

— C'est étrange ! dit la bonne dame après avoir lu cette lettre. Qu'est-ce que cela veut dire ? Est-ce qu'Hélène ne serait pas rentrée avant-hier soir au couvent? C'est pourtant le vieux Thuillier qui l'a reconduite. Faites venir Thuillier.

Mandé par sa maîtresse, le vieux cocher accourut au plus vite. Il était loin de se douter pourquoi on l'appelait.

— Thuillier, dit madame de Sirey, c'est vous qui avez reconduit mademoiselle Hélène au couvent avant-hier.

Le vieux serviteur se rappela son imprudence, et, bien qu'il ne soupçonna pas toute la gravité de ses conséquences, il sentit son visage pâlir à cette question et ses jambes chanceler sous lui.

— Hum! oui, madame; hum! hum! oui, oui, fit-il en cherchant à se donner de l'aplomb.

— Vous-même, Thuillier?

— Oui, madame; hum! hum! sans doute.

— Vous en êtes bien sûr?

— Certainement, hum! hum! certainement. Est-ce que madame croirait que j'ai confié mes chevaux à d'autres mains que les miennes? Ces pauvres bêtes se portent bien, madame, elles se portent très-bien; elles ont eu un peu chaud, mais si madame veut les voir, elle jugera bien par elle-même qu'elles ne sont pas fourbues comme il était à craindre par un temps aussi lourd, et après avoir couru si vite...

— Il ne s'agit pas de chevaux, Thuillier,

il s'agit de mademoiselle Hélène. Avez-vous vu mademoiselle Hélène entrer à la pension?

— Oh! pour ça, madame, je n'oserais pas l'affirmer.

— Comment, vous ne pouvez pas affirmer avoir vu cette jeune fille franchir le seuil de la porte lorsque c'est vous qui avez ouvert la portière, qui avez tiré le cordon de la sonnette et qui avez même fait offrir des compliments de ma part à madame la supérieure? Allons, père Thuillier, vous avez encore le regard bon et votre cerveau n'a pas encore déménagé. Tout ceci cache un mystère que je veux éclaircir. Vous me cachez quelque chose, Thuillier.

— Ah! ma bonne dame, s'écria le vieux

serviteur les larmes aux yeux, daignez me pardonner, c'était la première fois. On m'avait dit comme ça que ma femme était reprise de sa sciatique. La pauvre Catherine, madame, j'ai voulu l'aller voir, et pour lors Étienne...

— Le domestique de mon fils? s'écria madame de Sirey.

— Oui, madame; Étienne m'offrit de conduire mademoiselle jusqu'à la pension, pendant que j'irais voir Catherine. C'était bien naturel, madame, après trente ans de bon ménage, une femme c'est comme qui dirait un doigt de la main, quand elle souffre on souffre, et on m'avait dit qu'elle avait la sciatique. Heureusement que ça n'était pas vrai. J'ai trouvé Catherine aussi bien portante que moi...

— Et vous avez confié vos chevaux à Étienne?

— Oui, madame, mais je lui avais tant recommandé de ne pas les faire courir : on avait le temps ; c'est égal, ce coquin-là leur a fait faire sans doute le tour de la ville au galop, car lorsqu'il les a ramenés à ma porte, ils étaient tout couverts de sueur et d'écume. J'ai eu peur pour eux un moment; des bêtes qui ne font quasi rien, ça n'est pas habitué... Enfin, quand j'ai vu ça, je les ai bien bouchonnés avant de repartir, et puis je les ai fait revenir au petit trot, afin de conserver la circulation. Quand ils ont été rentrés à l'écurie, je les ai bouchonnés encore une fois, je les ai bien couverts et enfin, grâce à Dieu, il n'en est résulté aucun mal. Ils sont aussi frais qu'auparарant, et comme je disais, si madame veut les voir...

— Non, Thuillier, non, je m'en rapporte à vous sur ce chapitre, dit la bonne dame qui avait écouté ces dernières explications du vieux serviteur d'un air distrait et préoccupé. Il s'agit, reprit-elle, d'une chose plus grave que de vos chevaux. Mademoiselle Hélène n'est pas rentrée avant-hier à la pension.

— Est-il Dieu possible ! s'écria le père Thuillier en joignant les mains.

— Oui, mon brave, voilà le résultat de votre imprudence.

— Coquin d'Étienne, va, si je te tenais! Laisse faire, quand tu reviendras, va, tu auras affaire à moi.

— Vous n'aurez pas cette peine, père Thuillier, car après ce qui s'est passé, j'espère bien

que le misérable ne mettra plus les pieds dans cette maison !

— Ça ne fait rien, madame, j'irai bien le trouver où il sera.

— C'est inutile. Mais puisque vous êtes en partie cause de ce qui arrive, il faut que vous m'aidiez à voir clair dans toute cette affaire. Dites-moi, Étienne ne vous paraissait-il pas avoir quelque arrière pensée en vous demandant de lui confier vos chevaux.

— Je ne saurais dire, madame ; il m'a semblé après qu'il devait avoir de mauvaises intentions, parce qu'il insistait tant pour que j'aille voir ma femme, disant qu'elle était malade, quand ça n'était pas vrai.

— Savez-vous pourquoi il était revenu au château dans la journée?

— Pour chercher le nécessaire de M. Eugène.

— Et Eugène, vous ne l'avez pas vu ce jour-là?

— Non, madame.

— Savez-vous où Étienne devait le rejoindre?

— A la ville, je suppose ; car il y avait laissé son cheval.

— Ce sont tous les renseignements que vous pouvez me donner ?

—Oui, madame.

— Mettez les chevaux bien vite, père Thuillier ; nous allons partir pour la ville.

— Pardon, madame, je voulais vous demander...

— Quoi donc?

— Si vous m'avez pardonné?

— Mon pauvre Thuillier, dit la bonne dame, vous vous êtes laissé duper par ce misérable d'Étienne. Comment voulez-vous que je vous garde rancune? Vous êtes un bon et loyal serviteur; mais la tête n'est pas toujours aussi ferme que le cœur.

— L'âge vient, madame.

— Et la prudence déménage, mon brave. Allons, dépêchez-vous, j'ai hâte de partir.

Après cette conversation, madame de Sirey fit prier son mari de passer chez elle. Elle le mit au courant de tout ce qu'elle avait ap-

pris. A mesure que sa femme lui en faisait le récit, le front de M. de Sirey se rembrunissait et son regard prenait une expression plus sévère.

— Eh bien ! madame, que vous avais-je dit? s'écria-t-il quand elle eut terminé. Je ne voulais pas, vous vous le rappelez, ouvrir ma maison à cette jeune fille. J'avais le pressentiment qu'il n'en résulterait que du désagrément pour nous. Qu'allez-vous faire maintenant? Cette fille chasse de race ; elle s'est vue un instant privée de surveillance, elle a pris son vol.

— Ah ! monsieur, ne soyez pas si prompt à l'accuser. Cette jeune fille s'est toujours bien conduite, elle était le modèle de la pension, et ses belles qualités faisaient aisément pardonner en elle le malheur de sa naissance.

— A merveille, madame, prenez sa défense.

— Savons-nous si elle en est indigne? Quand nous connaîtrons les faits, nous pourrons les juger.

— Les faits! oh! mon Dieu, ils ne sont pas difficiles à deviner. Il y a là-dessous quelque nouvelle folie de M. Eugène. N'est-ce pas son domestique qui a machiné tout cela?

— En effet, mais pourquoi supposer qu'Eugène se soit livré à un acte de violence sur cette jeune fille?

— Un acte de violence! oh! non, soyez tranquille. Ce n'est pas de nos jours qu'on enlève les jeunes filles sans leur consentement.

— Mais ce serait abominable, cela, monsieur!

— Qui vous dit le contraire? Est-ce que l'a-

bominable n'est pas chose assez commune aujourd'hui?

— Non, je ne puis croire encore à tant de perfidie.

— Vous aimez mieux croire à un crime de M. votre fils.

— Un crime!

— Oui, madame, un crime. Le rapt est qualifié de crime par la loi, et je ne sais pas trop si la péronnelle a quinze ans, auquel cas la chose deviendrait plus grave encore.

— Non, elle n'a pas quinze ans et c'est pour cela que je refuse d'ajouter foi à toutes vos suppositions.

— Nous verrons, nous verrons. Trop heu-

reux serons-nous si nous pouvons nous tirer de ce mauvais pas avec de l'argent.

— De l'argent, elle n'en accepterait pas sans doute, et si Eugène avait commis une pareille imprudence...

— Il faudrait qu'il la réparât par un bel et bon mariage. Est-ce votre avis, madame?...

— Je n'ai pas dit cela, mais enfin....

— Mais enfin vous n'êtes pas éloignée de le penser. Tenez, madame, votre faiblesse pour les fautes de votre fils l'ont encouragé dans une voie déplorable, et si ce que je redoute en ce moment ne se réalise pas, je vous jure que je saurai mettre ce cerveau brûlé à la raison.

En ce moment un grand bruit se fit entendre aux abords de l'appartement de madame

de Sirey. Une femme de chambre entra et lui dit que Thuillier demandait à lui parler sur-le-champ.

Madame de Sirey donna l'ordre de le faire entrer.

— Ah! madame, s'écria le vieux serviteur en se précipitant tout essoufflé dans la chambre; ah! madame, que je suis content, que je suis heureux! madame, je veux dire mademoiselle Hélène...

— Eh bien?

— Elle est là qui vient d'arriver avec sa tante! Ah! mon Dieu, elle n'est donc pas perdue! La tante demande à vous voir. Faut-il vous les amener?

— Oui, Thuillier, dites qu'on les fasse entrer ici.

— Y pensez-vous, madame, recevoir ces gens après ce qui vient d'arriver ?

— Au moins faut-il que nous sachions...

— Non, madame, laissez-moi faire, je vais les congédier. Thuillier, dites-leur que madame n'est pas visible.

— Mademoiselle Rose dit pourtant qu'elle a une lettre à remettre à madame de la part de M. Eugène.

— Eugène ! s'écria M. de Sirey en frappant de son poing fermé la tablette de la cheminée. Eh bien ! madame, quand je vous le disais, que votre fils jouait un rôle dans cette affaire.

— Elle en a une aussi pour Monsieur, ajouta le vieux cocher.

— C'est bien, dis-lui de te les remettre, tu nous les apporteras.

— C'est ce que j'ai voulu faire d'abord, mais elle a refusé et m'a dit qu'elle ne les remettrait qu'en mains propres.

— Il faut les recevoir, monsieur, hasarda madame de Sirey.

— Eh bien! soit. Cours leur dire qu'elles peuvent entrer, et tu les conduiras toi-même jusqu'ici. Je ne veux pas que tous mes gens soient fourrés dans cette confidence.

Le vieux Thuillier disparut.

— Surtout, monsieur, hasarda la bonne dame, des ménagements pour cette jeune fille, si elle n'est pas coupable.

M. de Sirey fit un signe de tête affirmatif.

Chapitre neuvième.

IX.

L'ARTICLE 356.

Mademoiselle Rose entra suivie de sa nièce dans la chambre où se trouvaient monsieur et madame de Sirey. La jeune fille tenait son mouchoir sur ses yeux et paraissait en proie à une vive douleur. La tante au contraire avait

pris une attitude calme et digne qui ne laissait pas de contraster avec son caractère bien connu.

Elle remit à monsieur et à madame de Sirey les lettres qui leur étaient adressées par leur fils, puis elle attendit debout, en silence, la tête de sa nièce penchée sur son épaule, l'effet que les deux épîtres allaient produire.

On pouvait suivre sur le visage de M. de Sirey les impressions qu'il recevait de cette lecture. Son front était plissé, les deux arcades de ses sourcils s'étaient unis, ses lèvres tremblaient et ses yeux lançaient des éclairs.

Quand il eut terminé sa lecture, il regarda sa femme qui achevait la sienne en sanglotant.

— Eh bien, madame, dit-il, d'une voix brè-

ve, que pensez-vous de cela? un enlèvement, un rapt ; ne vous le disais-je pas bien?

Puis jetant un regard pénétrant sur la Grande-Rose.

— Mademoiselle ou madame, dit-il d'une voix stridente, car je ne sais trop quel titre vous donner.

— Madame ou mademoiselle, fit la tante, cela n'y fait rien, monsieur.

— Vous venez, à ce que je vois, chercher mon consentement au mariage de mon fils avec votre nièce?

— Oui, monsieur.

— En effet, le mariage est sortable, et il ferait beau voir un Sirey épouser la fille de monsieur Furet!

— Trève d'ironie, interrompit la tante d'une voix sèche et haute. L'heure est mal choisie pour plaisanter. La chose est grave, monsieur.

— Malepeste ! un enlèvement, et de force encore, cela ne s'était pas vu depuis longtemps. Voyons, mon fils a fait une folie, il s'agit de la réparer, n'est-ce pas ? Que comptez-vous exiger de moi ?

— Je compte demander pour ma nièce l'honneur que votre fils lui a ravi.

— J'entends bien, mais à quel taux estimez-vous l'honneur dans votre famille ?

— Et dans la vôtre, monsieur?

— Dans la mienne, madame, on le garde, ce qui nous dispense de le faire payer.

— Dans la vôtre, monsieur, on vole celui

des autres et l'on abandonne à la cour d'assises le soin de ravir le sien

— Point d'insolence, ou sinon... Voici la porte.

— Chassez donc aussi cette enfant que votre fils a flétrie.

Mademoiselle Rose en prononçant ces paroles poussa Hélène vers M. de Sirey. La jeune fille se jeta à ses pieds en versant des larmes. Madame de Sirey courut à elle et la relevant elle l'attira doucement sur son sein.

— Pauvre enfant ! dit-elle, vous voyez bien, monsieur, qu'elle n'est pas coupable.

— Je n'en sais rien, madame, répondit M. de Sirey d'un ton brusque sous lequel il cachait déjà un retour sur lui-même, mais ce que je sais bien, c'est que jamais je n'aurai de

coupable faiblesse pour les fautes de M. Eugène. Voyons, finissons-en, car tout-à-l'heure je ne répondrais plus de mon sang-froid.

— Soit, monsieur, terminons, dit la Grande-Rose, et s'il est vrai que vous teniez si fort à votre honneur, tous les obstacle s'aplaniront aisément.

— Grâce au ciel, mon honneur n'est pas en jeu.

— Plus que vous ne pensez.

— Je ne veux pas perdre mon temps à discuter cette question avec vous. Dites, que voulez-vous que je fasse pour mademoiselle votre nièce ?

— Je vous l'ai déjà dit, que vous lui rendiez l'honneur.

— Vous demandez des choses impossibles! Voulez-vous une dot?

— Une dot, soit, mais il faut lui donner aussi l'époux.

— Oh ! pour cela, c'est votre affaire.

— Mais pour le moins autant la vôtre. Vous n'ignorez pas que votre fils aime Hélène.

— Bah! cela passera.

— Et qu'il a promis de l'épouser.

— Sans mon consentement sans doute?

— Sans votre consentement quand il aura l'âge de le faire.

— Oh! d'ici lors...

— D'ici lors, monsieur, un procès scanda-

leux fera retentir votre nom dans les tribunaux.

— Un procès ! j'aime autant cela.

— Vous ignorez que cette fille n'a pas seize ans et que la loi punit des travaux forcés son ravisseur : article 346 du code pénal.

— Elle n'a pas seize ans !

— Non, monsieur ; en voulez-vous la preuve? Lisez.

Mademoiselle Rose tendit à M. de Sirey la copie du procès-verbal dressé par le procureur du roi.

M. de Sirey développa lentement le papier, comme un homme qui craint d'en apprendre plus qu'il n'en voudrait savoir ; puis il lut attentivement la pièce d'un bout à l'autre. Lors-

qu'il eût terminé sa lecture, il inclina la tête sur sa poitrine.

— Passion fatale! murmura-t-il tout bas.

Mademoiselle Rose crut le moment venu de profiter de cet abattement pour frapper un dernier coup.

— De pareils faits parlent-ils assez haut ? dit-elle. Faudra-t-il y ajouter les circonstances qui les ont préparés? Faudra-t-il rappeler que cette innocente enfant a été attirée dans cette maison, qu'elle a vu votre fils, qu'elle en a été aimée; que c'est dans cette maison où elle venait contre mon gré, que la séduction a commencé; que c'est d'ici enfin qu'elle a été ravie et emmenée moitié par prières, moitié par violence, toujours par surprise et à force de promesses fallacieuses jusqu'à trente lieues d'ici, jusqu'à Verdun, où je suis arrivée hier

à temps pour l'arracher des bras de son séducteur, mais trop tard pour lui rendre l'innocence qu'elle avait perdue.

— Mais, madame, on ne croira pas que nous ayons trempé dans un aussi infâme complot.

— Qui en doutera lorsque votre fils lui-même témoignera contre vous?

— Il n'oserait.

— Il osera tout pour son amour.

— Nous sommes à votre merci et vous en abusez étrangement.

— Et qui donc le premier a donné le droit de prononcer ce mot-là, ou de votre fils ou de moi?

— Je suis prêt à tous les sacrifices, mais celui que vous réclamez est impossible.

— Il le deviendra.

— Jamais.

— Est-ce votre dernier mot?

— De grâce, fit madame de Sirey.

— Non, c'est mon dernier mot.

— Viens, Hélène, reprit mademoiselle Rose, en arrachant sa nièce aux bras de madame de Sirey, viens, ce n'est plus dans cette maison que nous devons plaider la cause de ton honneur, c'est devant un autre tribunal plus juste et plus sévère.

— Arrêtez, s'écria madame de Sirey en retenant Hélène par la main; ne vous en allez

pas ainsi sur ces mots échappés à la colère. Attendez au moins que nous ayons eu le temps de réfléchir, que le premier courroux de mon mari se soit apaisé.

Puis, s'adressant à M. de Sirey :

— Mon ami, poursuivit-elle, je vous en conjure, considérez avec calme la situation où se trouve notre fils, où nous nous trouvons nous-mêmes, en face de ce scandale et de cette honte. Songez que, peut-être, c'est la vie d'Eugène que l'on agite en ce moment; songez qu'il aime cette jeune fille, que sa passion, si elle n'a pas connu d'obstacles, ne connaîtra pas davantage la volonté paternelle. Voyez enfin cette enfant comme elle est belle et comme ses beaux yeux inondés de larmes justifient bien l'amour de notre fils pour elle. Vous savez jusqu'ici quelle a été sa conduite, comme chacun se plaît à reconnaî-

tre sa distinction et ses vertus, comme elle a su faire oublier à force de grâces et de qualités le malheur de son origine !

M. de Sirey avait écouté les paroles de sa femme avec une émotion qu'il essayait de dissimuler. Peut-être allait-il trahir ses plus secrets sentiments, lorsque ces derniers mots rappelèrent à sa mémoire le souvenir de l'huissier Furet. Ce souvenir rendit toute sa force à sa volonté épuisée.

— Assez, dit-il, vous m'avez rappelé ce que que j'allais peut-être oublier. J'accepte tout plutôt que la honte d'unir volontairement mon sang à celui d'un escroc.

— Vous allez tuer votre fils.

— Mieux vaut sa mort que cette ignominie.

— Songez aux conséquences de cet affreux procès.

— Elles sont moins à craindre que celles d'une pareille alliance.

— Songez enfin, que vous avez une fille, et que cette affaire lui rendra l'avenir impossible.

Cette pensée parut impressionner vivement le vieux gentilhomme.

— Ma fille! s'écria-t-il en laissant tomber son front dans ses mains; ma pauvre fille!

A ce moment, on frappa à la porte de la chambre. Madame de Sirey courut voir ce que l'on voulait. C'était Henriette. La jeune fille se précipita dans les bras de sa mère.

— Ma mère! ma bonne mère! s'écria-t-elle,

sauvez mon frère. Tenez, cette lettre; lisez.

C'était celle qu'Eugène lui avait écrite.

Puis, apercevant Hélène appuyée tout en larmes contre l'angle de la cheminée, elle courut à elle et la serra avec effusion dans ses bras.

— Ma sœur, lui dit-elle; car tu es ma sœur à présent.

M. de Sirey regardait ce tableau avec un trouble qu'il n'avait pas la force de cacher. Henriette leva sur lui ses doux yeux, et se jetant à son cou :

— Mon père, lui dit-elle en l'embrassant, tu seras bon pour Eugène, n'est-ce pas? Tu lui pardonneras; il sera si heureux avec elle! Je savais bien, moi, qu'il l'aimait. Viens, Hé-

lène, viens embrasser mon père. N'est-il pas aussi le tien ?

Et la jeune fille, avec une naïveté charmante, attirait à elle son amie. M. de Sirey essayait en vain de se soustraire à l'influence qu'exerçait sur lui la parole enfantine d'Henriette.

— Mon enfant, lui dit-il, tu ne sais pas ce dont il s'agit.

— Au contraire, je le sais fort bien : il s'agit du mariage d'Eugène avec ma bonne amie Hélène.

— Non, non, ce mariage n'est pas possible.

— Et pourquoi donc? Est-ce parce qu'Hélène n'est pas riche? Qu'à cela ne tienne; tu

donneras tout à elle et à mon frère ; moi, je n'ai besoin de rien, j'ai mes projets.

—La richesse est peu de chose, Henriette, lorsque la bonne renommée ne l'accompagne pas.

— On ne peut rien reprocher à Hélène, j'espère. Est-ce parce qu'elle n'est pas de grande naissance, parce qu'elle n'appartient pas à une noble famille ? Qu'est-ce que cela fait ? Quand elle s'appellera madame de Sirey, qui est-ce qui lui demandera son nom de fille ?

— Henriette a raison, dit madame de Sirey ; la noblesse de l'homme anoblit la femme.

—Vous le voyez, monsieur, reprit la Grande-Rose avec adresse, vous êtes seul, même dans votre famille, contre nous. Accordez donc à nos prières ce que la crainte du scandale ne saurait vous arracher.

Sous des dehors fermes et sévères, M. de Sirey était au fond un caractère facile qui redoutait plus l'apparence d'une concession que la concession elle-même. Les dernières paroles de la tante lui offraient un biais pour sortir de la situation embarrassante où il se trouvait.

Henriette devait effacer dans son cœur le dernier scrupule.

— Tenez, mon père, dit-elle en entraînant Hélène avec elle, nous voilà tous à vos genoux. Résisterez-vous encore à nos supplications, à nos larmes ?

La voix d'Henriette tremblait d'émotion. Le cœur du vieux gentilhomme ne put résister à ces accents. Il attira Henriette sur son sein, et, dans son embrassement, il confondit les deux jeunes filles, les deux sœurs.

Mademoiselle Rose examinait ce tableau en femme habile qui supputait déjà les bénéfices de la cause gagnée, et madame de Sirey serrait la main de son mari avec une effusion qui trahissait les anxiétés dont son cœur maternel était la proie depuis le commencement de cette scène.

— Maintenant, Henriette, dit son père d'une voix entrecoupée par l'émotion, laisse-nous et va nous attendre au salon avec Hélène.

Les deux jeunes filles nouèrent leurs bras autour de leurs tailles et sortirent ensemble de la chambre.

— Madame, reprit M. de Sirey d'un ton grave, vous le voyez, les larmes de ces enfants ont agi plus puissamment sur moi que toutes les menaces. Je cède, mais en cédant je vous impose mes conditions.

— Soyez sûr, monsieur, qu'elles seront acceptées par moi et fidèlement remplies.

— D'abord mon fils épousera votre nièce sans bruit et sans éclat.

— Rien de plus juste et j'aurais été moi-même au-devant de vos scrupules.

— Ensuite elle quittera le pays avec son mari. Ils iront habiter soit à Paris, soit ailleurs, mais pas dans cette contrée où leur présence serait un scandale pour notre famille.

— D'accord.

— Enfin, vous vous engagerez vous-même à quitter Metz, sans toutefois que vous puissiez accompagner les nouveaux époux ni habiter la même ville. Vous ne reverrez même jamais votre nièce.

— Que me demandez-vous là, monsieur? Abandonner mon pays et m'enlever la consolation de voir cette enfant que j'ai élevée? Mais c'est de la cruauté, monsieur.

— Soit, c'est de la cruauté; aussi ai-je songé à en adoucir la rigueur. Tout le temps que vous remplirez ces conditions, je vous servirai une pension de deux mille quatre cents livres. Êtes-vous satisfaite?

Mademoiselle Rose poussa un profond soupir et feignit d'essuyer une larme.

— Puisque vous l'exigez absolument, il faut bien se résigner, dit-elle. C'est dur à la fin de sa vie de quitter son pays et de se condamner à ne plus revoir l'enfant que l'on s'était appris à considérer comme sien. Mais enfin, je ne voudrais pas être un obstacle en cette affaire.

Tout ce que je veux, c'est l'honneur et le bonheur de ma nièce, et je me sacrifie volontiers pour cette chère enfant.

— Est-ce convenu?

— C'est convenu.

— Je vais envoyer à Metz chercher mon notaire pour donner mon consentement.

— Qu'à cela ne tienne, voici un acte tout préparé en conséquence par lui. Les noms sont en blanc, il n'y aura qu'à remplir.

— Diable! mademoiselle Rose, vous êtes une femme de précautions.

— Monsieur, ce pauvre jeune homme qui est en prison, ne faut-il pas le délivrer le plus promptement possible?

— Bah! bah! mieux vaudrait peut-être qu'il y restât plutôt que de faire cette sottise.

— Ah! monsieur, encore!

— Non, non, c'est fini, le sort en est jeté, advienne que pourra. Donnez-moi votre papier timbré que je le lise.

L'acte de consentement était en règle. Il avait été rédigé par le notaire de M. de Sirey. Rien ne s'opposait donc à ce qu'il le signât ; ce qu'il fit. Mademoiselle Rose tendait la main pour le reprendre.

— Est-ce que vous douteriez de ma parole, fit le gentilhomme d'un ton sévère?

— Dieu m'en préserve, monsieur; mais comme je retourne à la ville, j'aurais reporté

l'acte moi-même au notaire pour le faire signer et enregistrer.

— C'est inutile; j'y vais aller moi-même. D'ailleurs il faut que vous me remettiez un acte pareil; après quoi je partirai moi-même pour Verdun. Votre nièce va rester ici jusqu'au jour du mariage, c'est encore une condition, mais je ne crois pas que vous y teniez beaucoup.

— Vous êtes le maître, monsieur.

— Votre voiture vous attend sans doute. Je ne vous retiens plus. A tout-à-l'heure chez mon notaire.

Mademoiselle Rose salua, fit la révérence et se retira joyeuse du résultat presque inespéré de la démarche qu'elle venait de faire. Dans sa précipitation elle ne pensa même pas à em-

brasser sa nièce, et celle-ci ne s'aperçut de son départ que lorsque la voiture qui les avait amenées franchit la grille du château.

Chapitre dixième.

X.

DANS UNE AUTRE PATRIE.

Nous passons sous silence les préliminaires du mariage de M. Eugène de Sirey avec mademoiselle Hélène ainsi que l'entrevue que M. de Sirey père eut à Verdun avec son fils. Les parties intéressées se trouvant d'accord, le mi-

nistère public n'eut plus de raison pour évoquer l'affaire qui fut aussitôt étouffée. Les dispenses et les pièces nécessaires arrivèrent successivement et Eugène, libre désormais, revint à Metz avec son père.

On attendit quelques semaines encore pour conclure le mariage, et un mois juste après le jour où Hélène était entrée dans sa seizième année, elle épousa M. Eugène de Sirey dans la chapelle du château. Il n'y avait d'assistants que des amis personnels d'Eugène, un de ses oncles et la tante d'Hélène.

Après la céremonie une collation les attendait dans la salle à manger ; mais une sombre tristesse planait sur tous les fronts et le repas fut aussi triste qu'un enterrement.

C'est qu'en effet les cœurs étaient soumis à une dure contrainte ; madame de Sirey, la mère,

pleurait ; Eugène, qui devait s'estimer le plus heureux, avait aussi des larmes dans les yeux, et son père, le front plissé, la bouche silencieuse, se débattait péniblement entre sa tendresse et ce qu'il considérait comme son devoir.

D'après ses ordres, les nouveaux mariés avaient fait leurs préparatifs de départ et une chaise de poste les attendait dans la cour.

En vain madame de Sirey la mère, en vain Henriette, en vain les deux époux avaient supplié M. de Sirey d'oublier sa rigueur et de laisser au moins les jeunes gens passer au sein de leur famille les premiers mois de leur mariage, M. de Sirey s'était, sur ce chapitre, montré inflexible. Il n'avait répondu à toutes ces prières qu'en donnant des ordres pour faire hâter le départ. Il semblait qu'il craignît

de succomber enfin s'il retardait d'une minute l'heure fatale de la séparation.

Enfin cette heure funeste arriva. Ce fut M. de Sirey qui donna le signal. On se leva et sans qu'un seul mot fût prononcé, on descendit le perron de la cour d'honneur.

Eugène tenait sa femme par la main et marchait tête baissée, comme s'il eût déjà courbé le front sous le poids de sa nouvelle chaîne. Hélène avait le regard et la bouche souriants; sa tenue, du reste, était modeste et pleine de dignité.

Eugène embrassa sa sœur, sa mère , son oncle, ses amis, puis il vint à son père :

— Mon père, dit-il, laissez-moi espérer qu'un jour je pourrai revenir avec Hélène vivre auprès de vous.

— N'y comptez pas, Eugène, répondit M. de Sirey d'une voix affaiblie. Ce pays, tant que je vivrai, ne doit point vous revoir. Vous attendrez que ma cendre repose avec celle de mes pères avant d'y revenir. Vous me l'avez promis et je sais que vous ne faillirez pas à votre promesse.

Eugène embrassa son père en pleurant et, s'arrachant de ses bras par un effort suprême, il se précipita dans la berline.

Madame de Sirey et sa fille avaient serré sur leur cœur avec une tendre effusion la jeune compagne d'Eugène.

— Hélène, lui dit la bonne dame, vous n'oublierez jamais ce que vous devez à mon fils et à sa famille. Vous le rendrez heureux, n'est-il pas vrai? Il est bon, il vous aime; cela vous sera si facile !

— O ma mère, répondit Hélène, mon bonheur n'est-il pas à la condition du sien? si je n'avais pas aimé Eugène, il n'est pas de force au monde qui eût pu me contraindre à l'épouser. Ah ! puisse la tendresse que j'ai eu le bonheur de lui inspirer durer aussi longtemps que la mienne! Elle n'aura d'autres limites que celles de notre union.

— Va, Hélène, murmura Henriette en sanglotant, mon frère n'oubliera pas, lui, que s'il t'a choisie entre toutes il te doit plus qu'à personne le respect et l'oubli du passé. Je le sens à mon cœur, Eugène te rendra heureuse.

— Bonne petite sœur ! s'écria la jeune femme en serrant encore une fois Henriette dans ses bras.

Hélène en ce moment était sincère. Le doux épanchement avait gagné son cœur, et peut-

être serait-elle devenue une femme comme les autres si une sévérité imprudente de M. de Sirey n'eût livré ces deux jeunes époux à l'isolement et aux funestes conseils de leurs passions de jeunesse.

Enfin les derniers embrassements firent couler les derniers pleurs, et la chaise de poste s'éloigna au grand trot.

Longtemps attentifs et muets, les hôtes du château la regardèrent du haut du perron s'enfuir à travers les arbres de l'avenue, puis écoutèrent le bruit du fouet du postillon dans le lointain. La voiture disparut, le bruit cessa, mais les larmes continuèrent de couler. Le vieux gentilhomme avait pu retenir les siennes tout le temps que son fils était là. Son fils parti, une vague inquiétude, une douleur poignante lui tordirent le cœur, et deux longues larmes vin-

rent mouiller ses joues sillonnées par l'âge

Le soir même madame de Sirey conduisit Henriette chez les dames du Sacré-Cœur. La jeune fille accomplissait un vœu qu'au milieu de ses alarmes elle avait fait à la vierge ; elle venait prendre la place que devait occuper Hélène dans la pensée des religieuses, et se préparer dans la retraite à prendre bientôt le voile.

Pendant ce temps-là les jeunes mariés roulaient sur la route de Paris, car ils avaient choisi Paris pour leur résidence, et M. de Sirey avait beaucoup approuvé ce choix qui lui semblait le plus propre à cacher aux yeux du monde ce qu'il persistait à regarder comme un malheur de famille.

M. de Sirey avait été généreux envers son fils, et lui avait assuré une pension de trente

mille livres. C'était la moitié de sa fortune. Il est vrai qu'Henriette se vouant à la retraite et à l'enseignement, avait fait abandon de tous les biens qui pouvaient lui revenir un jour. Une somme de cinquante mille francs formait tout son apport à la communauté dont elle épousait la règle. La noble fille s'était dit qu'il fallait rélever par une éclatante fortune un nom qui pouvait avoir souffert d'une alliance fâcheuse et disproportionnée.

Tous les désirs d'Eugène étaient donc comblés, toutes les convoitises d'Hélène étaient satisfaites. A quinze ans elle se trouvait mariée à un jeune homme de haute naissance et riche, digne d'être aimé et qui l'aimait sincèrement, on le sait. Ces beaux rêves qu'Eugène avait faits, ils s'étaient donc réalisés plus beaux encore qu'il n'avait osé les concevoir. Et cependant une vague tristesse pesait sur son cœur et ter-

nissait l'éclat du bonheur sur son jeune front.

A mesure qu'il s'éloignait du toit paternel, il lui semblait que son cœur s'en allait par lambeaux aux pierres du chemin. L'avenir qui lui était naguère apparu si gai, si souriant, revêtait en ce moment pour lui comme un voile de deuil et de tristesse. Tous ses vœux étaient comblés, mais il entrait dans une voie nouvelle dont il n'entrevoyait pas l'issue.

Les préoccupations d'esprit peintes sur le front d'Eugène n'échappèrent pas au regard pénétrant de la jeune femme. Elle regarda son mari d'un air de doux reproche et lui dit d'une voix caressante :

— Eugène, à quoi pensez-vous donc ? Votre visage s'est obscurci depuis tout-à-l'heure. Est-ce que déjà un regret se glisserait dans votre cœur ?

Le jeune homme secoua sa rêverie, et saisissant avec ardeur la belle main de sa jeune épouse :

— Un regret, dis-tu ? s'écria-t-il ; que puis-je regretter lorsque je suis près de toi, lorsque je serre ta main dans les miennes, lorsque mes regards s'enivrent de tes regards, et que je puis respirer ton haleine ?

— Que sais-je, moi ? Vous êtes rêveur, triste même.

— Que veux-tu, mon amie ! on ne s'arrache pas aux embrassements de sa famille, au sol de sa patrie sans avoir le cœur serré. Je suis heureux, le ciel m'en est témoin, et cependant je sens des larmes dans mes yeux.

— Ces larmes, c'est à moi de les sécher, Eugène, car il faut que je vous tienne lieu de

tout, de patrie, de parents, de sœur bien aimée. Cette tâche n'est pas au-dessus de ma tendresse, mais ne sera-t-il pas au-dessus de la vôtre de m'en faciliter l'accomplissement ?

— Hélène, ta douce voix pénètre dans mon âme comme une ivresse bienfaisante ; parle, parle toujours, et en t'écoutant j'oublierai ce que je perds pour ne plus penser qu'à ce que j'ai gagné.

— A la bonne heure ! le sourire est revenu sur vos lèvres et votre front s'est éclairci. Moi aussi, Eugène, je laisse derrière moi des souvenirs. Mêlons nos regrets, ou plutôt effaçons-en la trace en pensant au présent, à l'avenir. As-tu pensé déjà à ce que nous ferions à Paris!

—Je n'ai pensé qu'à toi, à toi seule, et c'est tout pour moi. Mon horizon ne s'étend pas

plus loin qu'aujourd'hui, et si demain arrive, mon Hélène, je veux en faire un aujourd'hui nouveau comme de tous les jours que la Providence me comptera.

— Oh bien, moi, j'ai plus de prévoyance que vous, mon ami.

— C'est que tu ne m'aimes pas autant que je t'aime.

— Ne dites pas cela, vous mentiriez. Non, si j'ai porté ma vue au-delà de cette heureuse journée, c'est que je pense à vous, Eugène, à votre bonheur, et que je veux le faire pour toujours.

— Oui, toujours, fit Eugène en appuyant ses lèvres sur celles de sa jeune épouse.

— D'abord pour cela, monsieur, il faut que

vous me laissiez un peu mener notre vie à ma guise.

— N'es-tu pas la maîtresse?

— Fort bien, mais vous ne me contrarierez en rien.

— Je le promets.

— Je ne connais pas Paris et je prétends y voir tout ce qu'il y a de beau.

— Et moi je veux que les plaisirs naissent sous tes pas.

— Nous aurons un joli petit hôtel, entre cour et jardin, afin que nous soyons bien chez nous et que le bruit des importuns ne puisse venir troubler notre solitude.

— La solitude avec toi me sera plus douce que le monde le plus brillant.

— Oui, mais à la fin la solitude vous ennuierait, elle deviendrait monotone et votre amour pour moi s'en ressentirait.

— Jamais, Hélène, jamais.

— Je sais ce que je dis, le bonheur lui-même fatigue s'il revient régulièrement tous les jours sous la même forme et de la même manière. Il faudra donc que nous recevions quelques amis, mais des intimes seulement, pour rompre de temps à autre notre tête-à-tête.

— J'aimerais mieux qu'il durât toujours.

— Est-ce convenu ?

— Puisque vous le voulez.

— Ce n'est pas tout. Pour vous, mon ami, pour vous seul,entendez-vous, je veux être la

plus belle, je veux briller, être remarquée, pour que l'on dise sur mon passage : « Voyez-vous cette jolie femme? c'est madame de Sirey. Son mari l'adore et elle n'est si belle que parce qu'elle veut toujours plaire à son mari. » Oh ! mon Dieu, des toilettes simples toujours, peu de bijoux, mais des dentelles, beaucoup de dentelles; c'est si joli des dentelles ! ne trouvez-vous pas, Eugène?

— Tout est joli, ma bien-aimée, quand c'est toi qui le porte.

— Vous en convenez donc. Vous aurez quelques chevaux, n'est-ce pas, et deux voitures?

— Comme tu y vas ! Je n'aurai jamais assez de la pension que me fait mon père si je veux avoir cheval, hôtel et loge à l'Opéra.

— Oh! pour ce qui est de la loge, je n'en

parle pas. Je n'ai jamais mis les pieds au spectacle, je ne sais donc pas si je m'y amuserai. Nous essaierons. Mais sois tranquille, je saurai mettre notre maison sur un tel pied que non-seulement nous aurons assez, mais nous ferons encore des économies.

— Qu'en est-il besoin si elles doivent te coûter le sacrifice d'un plaisir ? Et quand même le présent ne suffirait pas, l'avenir n'est-il pas là pour compenser le vide ?

— Eugène, ce que vous dites là n'est pas raisonnable.

— Qu'importe, pourvu que je puisse ainsi te prouver mon amour !

— Non, je ne veux pas que vous fassiez de folies ; à ce prix mon bonheur coûterait trop cher. Je vous le répète, je veux que vous me

laissiez conduire la maison. Je suis jeune, mais j'ai la tête bonne, vous verrez.

Eugène scella sur la bouche de la jeune femme la promesse qu'elle exigeait de lui, et l'entretien prit un tour plus tendre dont nous n'avons pas ici à trahir les secrets.

On voit quels étaient les vues et les projets de la jeune mariée. Elle avait tous les goûts de l'aventurière, la toilette, le luxe, les spectacles; elle voulait briller au premier rang, et dès le premier jour de mariage, elle laissait entrevoir ce qu'elle serait plus tard.

Un homme plus expérimenté et moins épris que ne l'était Eugène eut compris dès-lors quel allait être le péril de sa situation, et quelle vie de douleurs et de regrets il venait d'inaugurer. Eugène ne vit rien, ne comprit rien que les tendres regards de la jeune femme,

que les enivrantes caresses dont elle abreuvait son amour.

Ils arrivèrent à Paris, couple heureux en apparence, insouciants pour tout ce qui ne touchait pas à leur bonheur, avides tous deux de tremper leurs lèvres à la coupe des joies éphémères, prompts tous deux à concevoir une folle pensée, plus prompts encore à la réaliser.

Ils louèrent sur-le-champ dans la rue de Londres un petit hôtel qu'ils meublèrent avec une recherche qui leur coûta cher, car il fallut traiter avec les fournisseurs pour échelonner le paiement en plusieurs termes onéreux. Ces marchés-là doublent ordinairement la valeur des objets. On acheta une voiture et des chevaux, et le même système entraîna aux mêmes sacrifices. Enfin l'entretien de la mai-

son exigea un nombreux domestique et les dépenses augmentèrent bientôt dans des proportions considérables. Au bout de trois mois, il fallut songer à faire appel à la bourse paternelle. Il en coûtait à Eugène de faire une pareille démarche et il la remettait de jour en jour. Enfin un incident le contraignit à s'exécuter.

Un matin il était dans son cabinet, occupé à lire son journal. La portière se souleva doucement derrière lui et le beau visage d'Hélène se reproduisit dans la glace au-dessus de la cheminée. Le frôlement de la soie fit relever la tête du jeune homme qui tendit les bras à la jeune femme dont il venait d'apercevoir l'image.

— C'est vous, Hélène, dit-il en souriant. Quel bonne pensée vous amène sitôt dans ma retraite?

— Soyez sûr, monsieur, répondit Hélène d'un accent glacial, qu'il m'a fallu une bonne raison pour me décider à troubler votre solitude.

— Troubler, dites-vous ? Le mot n'est pas aimable, c'est charmer qu'il faudrait dire.

— Oh ! ce qui me conduit ici n'aura aucun charme pour vous, je vous assure.

— Qu'avez-vous donc, Hélène, et de quel ton me dites-vous cela !

— Mon Dieu, mon ami, je ne saurais vous parler autrement car j'ai le cœur navré, et pour rien je pleurerais.

— Pleurer, mon Hélène ! mais il faudrait pour que je le permisse qu'il me fût impossible de l'empêcher.

— Vous ne faites rien pour cela.

— Que veux-tu que je fasse, dis ? tu le sais bien, tous tes désirs sont des ordres pour moi.

— Oui, excepté quand il s'agit de m'éviter des ennuis, des désagrémsnts, presque des affronts.

— Des affronts ! explique-toi.

— Vous deviez écrire à Metz depuis quinze jours ; vous n'en avez rien fait.

— C'est vrai, mais j'attendais...

— Oui, vous attendiez qu'il ne restât plus un louis dans la maison, vous attendiez que je me trouvasse dans l'embarras devant des fournisseurs impatients et des gens insolents.

— Ne peuvent-ils donc attendre quelques jours ?

— C'est ce qui leur a été déjà répondu.

— Eh bien, il faut qu'ils attendent encore.

— Ils se lassent d'attendre et c'est à moi que leurs plaintes et leur mécontentement s'adressent. Vous devriez bien m'épargner de pareils ennuis.

— Allons, calme-toi, je vais écrire.

— Devriez-vous vous faire ainsi tirer l'oreille, vous qui êtes riche, vous qui n'avez qu'à vouloir ?

— Je suis riche, ma bonne amie,pas tant ,à ce qu'il paraît. Nous avons beaucoup dépensé et beaucoup payé depuis trois mois.

— Oui, et vous devez encore davantage. On ne s'établit pas non plus avec rien. Votre père aurait bien pu songer à cela.

— Voyons, n'y a-t-il pas aussi quelques dépenses que nous aurions pu nous épargner? Cette loge à l'Opéra, par exemple.

— C'est ma seule distraction.

— Soit, mais cette nouvelle paire de chevaux?

— Les autres ne pouvaient pas ainsi courir tous les jours.

— A votre coupé un cheval aurait suffi.

— Un cheval au coupé de votre femme! On aurait dit que vous ne m'aimiez plus.

— Tu sais bien le contraire.

— Que sais-je, moi? Vous m'aviez promis une parure en brillants pour la première représentation de *Guido et Ginevra*. C'est demain,

monsieur, et je n'ai encore entendu parler de rien. Une parure pourtant ne s'improvise pas, vous le savez bien.

— Ma chère amie, c'est une affaire de trente mille francs pour le moins.

— M. de Chantepie, qui n'est pas aussi riche que vous, en a donné une à sa femme.

— M. de Chantepie n'a pas les charges que nous avons.

— Ces demoiselles de l'Opéra ont elles-mêmes plus de bonheur que moi. J'en ai vu une mercredi, et ce n'était pas la plus jolie, qui avait sur elle pour plus de cinquante mille francs de diamants.

— Bast ! cela leur coûte si peu !

— Cela prouve au moins qu'elles sont beaucoup aimées.

— Non, mais qu'elles sont aimées souvent.

— Soit ; mais vous, monsieur, est-ce que vous ne m'aimez pas tous les jours? Vous me le dites, du moins.

— Ingrate, tu le sais bien que je t'aime, tu sais bien que je ne puis rien refuser à ces beaux yeux qui me regardent, à cette jolie bouche qui me sourit.

— Ainsi donc, c'est convenu, vous me donnez la parure?

— Je n'ai pas dit cela. Tu sais bien toi-même que cela est impossible en ce moment.

— Oh! si vous le vouliez bien, au contraire, rien ne serait plus aisé.

— Ne me disais-tu pas que nous n'avions pas même l'argent nécessaire pour faire marcher le ménage?

— Sans doute, et c'est bien votre faute; mais pour la parure, c'est inutile; on te connaît bien, on te fera crédit.

— Oui, comme le carrossier, comme le marchand de chevaux. Je sais à quelles dures conditions. D'ailleurs, tu le remarquais avec raison tout-à l'heure, une parure de cette valeur ne s'improvise pas.

— Oui, mais quand elle est commandée depuis longtemps.

— Depuis longtemps?

— Oh! oui, depuis trop longtemps, car il y a au moins quinze jours qu'elle devait être

livrée. Mais vous sachant gêné en ce moment, je n'ai pas pressé le joaillier.

— Comment, c'est toi qui a commandé ?...

— Sans doute, ne m'aviez-vous pas promis de me la donner ?

— J'avais parlé de cela comme d'une chose en l'air pour plus tard.

— N'aimeriez-vous pas autant que ce soit pour aujourd'hui ?

— C'en est trop, Hélène, et j'en suis bien faché pour vous, mais dans les circonstances actuelles, cette acquisition ne saurait me convenir.

La jeune femme releva le front fièrement, et le sourire s'effaça de ses lèvres.

— Vous ne m'avez jamais parlé ainsi, Eu-

gène, dit-elle d'une voix triste et concentrée.

— C'est que vous ne m'en aviez jamais jusqu'ici donné le sujet.

— C'est juste, et vous avez raison, continua-t-elle d'un ton glacial qui frappa vivement le jeune homme ; je n'ai pas le droit de vous imposer de pareils sacrifices. Ne dois-je pas m'estimer trop heureuse d'être votre femme et ne jamais oublier que je ne suis qu'une pauvre orpheline.

— Hélène, vos paroles me brisent le cœur ! s'écria M. de Sirey, je ne vous ai jamais fait un pareil reproche.

— Non, Eugène, je vous rends cette justice, vos lèvres n'ont pas encore eu pour moi de paroles amères ; mais croyez-vous que je

ne sente pas qui je suis? Si je pouvais l'avoir oublié, l'heure serait venue pour moi de m'en souvenir.

— Hélène, je t'en supplie, oublie ce que je t'ai dit tout-à-l'heure.

— Non, monsieur, vous avez bien fait de me refuser cette parure, et c'est moi qui avais tort de vous demander un sacrifice au delà de vos moyens.

— Un sacrifice, mon Hélène, c'en est un cruel pour moi de te la refuser, mais si mon père...

— Non, Eugène, ne parlons plus de cela. Après tout, d'aussi belles choses ne sont pas faites pour moi.

La jeune femme en parlant ainsi laissait

échapper de ses paupières deux larmes nacrées qui brillèrent sur ses joues.

C'en était plus qu'il n'en fallait pour triompher d'une volonté qui ne se défendait plus.

— Tu pleures! s'écria-t-il. Ah! puisse le ciel me punir du chagrin que je t'ai causé. Hélène, pardonne-moi, tout ce que tu voudras, je le ferai, tout ce que tu demandes, tu l'auras.

— Non, dit Hélène en se dérobant à peine aux caresses de son mari, j'ai eu tort de prendre au sérieux votre promesse. Il ne faut pas que vous vous obériez pour moi.

— Pour toi, Hélène, il n'est rien qui me coûte, il n'est rien de trop beau, de trop splendide. J'avais tort et je m'humilie à tes pieds, mais de grâce, laisse-moi effacer sous mes

baisers les traces de ces larmes dans tes beaux yeux; laisse revenir sur tes lèvres ton doux sourire. Je veux que tu sois belle demain, mon Hélène, plus belle que les danseuses à la mode, plus belle que les grandes dames, plus belle que toutes les femmes enfin.

— Bon Eugène! tu te fais illusion; ma beauté, s'il est vrai que j'en aie, ne sera pas plus belle pour être ornée de diamants.

— Non, mais je serai plus fier de toi, car je pourrai dire : Voyez comme je l'aime! Les trésors de la terre ne sont rien pour moi quand je puis les mettre à ses pieds.

— Eugène, je ferai bien des jalouses!

— Et moi, combien de jaloux aurai-je à compter!

— Mon mari, mon maître, je t'aime!

— Et moi je t'idolâtre.

Eugène en disant ces mots, tenait la jeune femme contre sa poitrine.

— Et le joaillier, reprit-il, doit-il venir?

Le bras de la jeune femme se détacha du cou de son mari, et son doigt indiqua la porte.

— Il est là, dit-elle, il attend.

— Ah! il attend, fit Eugène en relevant la tête. Rusée que tu es! mais qu'importe! Je t'aime et je ne veux pas penser à autre chose.

Une minute après, le joaillier étalait sous les yeux d'Eugène un écrin magnifique, dont les formes élégantes trahissaient le goût de celle qui l'avait commandé. Ce fut une nou-

velle brèche de trente mille francs faite dans l'avenir de sa fortune.

Il fallut ensuite écrire à M. de Sirey père. Ce fut là le plus long et le plus difficile. Toutefois Eugène en vint à bout. Mais le vieux gentilhomme ne devait pas recevoir cette lettre. En route elle se croisa avec une lettre de madame de Sirey qui apprenait à Eugène une terrible catastrophe. M. de Sirey père venait de succomber à une attaque d'apoplexie foudroyante.

Eugène, abîmé de douleur et de regrets, n'eut que le temps de réunir quelques fonds et de partir sur-le-champ pour Metz, laissant pour la première fois sa femme seule à Paris.

Chapitre onzième.

XI.

LA VIE DES DEUX ÉPOUX COMMENCE A SE GATER.

Après la mort de son mari, madame de Sirey la mère se retira avec sa fille au couvent des Dames-du-Sacré-Cœur, déterminée à finir dans la retraite une vie qui n'avait plus d'autre objet que le salut de son âme. M. Eugène

de Sirey se trouva donc maître à vingt-deux ans d'une fortune considérable. Nous avons déjà vu de quelle manière il savait en faire usage et comment sa femme s'entendait à mener bon train les revenus et le capital.

Lorsqu'ils se virent possesseurs de soixante mille livres de rentes la tête tourna aux deux époux. Il n'y eut plus d'attelages assez beaux pour monsieur, plus de voitures assez brillantes pour madame. L'hôtel de la rue de Londres devint trop petit ; on en fit bâtir un dans l'avenue des Champs-Élysées. Au lieu de cinq domestiques on en prit dix ; à la loge de l'Opéra on en joignit une autre aux Italiens. Les modes nouvelles s'inventèrent pour Hélène ; pour Hélène on imagina des bijoux d'un style exquis et d'une richesse inouie ; pour elle on fabriqua exprès des étoffes précieuses ; pour elle on broda des châles et des dentelles dont le prix

eut effrayé une reine. Mais il fallait être la plus belle pour être la plus aimée, disait-on, de celui dont on voulait faire le bonheur.

Bientôt il fallut hypothéquer des biens que M. de Sirey avait en mourant laissés libres de toutes dettes ; il fallut payer des intérêts et toujours faire face aux besoins de la maison. Le printemps se passa ainsi et l'été on voulut jouir de la fraîcheur de la mer sur les rives de la Manche. Au lieu de se rendre dans l'un des ports que le monde élégant fréquente habituellement sur le littoral, à Trouville, à Dieppe ou à Boulogne, madame de Sirey voulut aller au Hâvre. C'était un caprice, une fantaisie, qu'importe ; elle se l'était mis dans la tête, il fallait bien que l'on obéit.

Eugène d'ailleurs ne fit pas de sérieuses objections à ce plan de campagne. Au Hâvre il

pensait rencontrer en moins grand nombre ces jeunes désœuvrés dont l'unique occupation est de compromettre les femmes et de semer aux quatre vents du ciel leur jeunesse et leur argent. Disons-le, depuis quelque temps Eugène était jaloux, jaloux des triomphes de sa femme, jaloux des mots flatteurs qu'on lui glissait à l'oreille, jaloux surtout des heures que celle-ci passait à recevoir cette jeunesse oisive. Jamais le moindre soupçon ne s'était glissé dans son esprit sur la conduite de sa femme, mais il avait voué à Hélène un amour si ardent et si absolu qu'il ne pouvait pas la voir, sans une secrète douleur, s'occuper d'autres hommes que de lui. Tout le temps qu'elle passait en conversations oiseuses avec ces jeunes gens lui semblait ravi à sa tendresse et à ses droits ; il aurait souhaité enfin qu'elle fut tout entière à lui comme il était tout entier à elle.

Il n'osait lui en faire des reproches. Une larme dans les beaux yeux d'Hélène, un sourire effacé sur ces lèvres, un nuage sur ce front d'albâtre, c'en était assez pour jeter l'inquiétude et le regret au fond de l'âme aimante du jeune homme; une parole amère tombée de cette bouche adorée l'aurait rendu fou de douleur. Quand il était loin d'elle il comptait les minutes comme les damnés comptent les siècles. Où elle posait le pied il aurait volontiers collé ses lèvres; dans la glace où elle s'était mirée il cherchait son image; parmi les voix confuses qui s'élevaient autour de lui en public, il écoutait celle d'Hélène, il reconnaissait le bruit de son éventail, le frôlement de sa robe, le murmure de sa respiration.

Eugène était jaloux, car il aimait d'une passion sans bornes.

Il était sûr de sa femme; mais si quelqu'un

se fut avisé de lui inspirer de l'inquiétude, le jeune homme tendre et dévoué fut devenu impitoyable; sa main vengeresse eut immolé sans pitié un rival, qui sait même si, dans le paroxisme de la douleur, il n'eut pas sacrifié son idole à l'amour outragé.

Le séjour du Hâvre fut d'abord calme pour lui. Les deux époux avaient acheté sur la côte d'Ingouville une de ces charmantes maisons qui planent comme de blanches mouettes sur l'embouchure de la Seine. Là ils passèrent encore quelques jours heureux que ne troublaient même plus les caprices d'Hélène. Elle avait les plus beaux attelages de la ville, les plus riches toilettes, la plus brillante livrée. On avait fait meubler la villa avec un luxe incroyable. Mais le Hâvre n'était pas Paris; la société qu'y voyait Hélène était presque nulle; elle n'avait d'autre occupation que de se faire traîner par qua-

tre chevaux sur les routes des environs ou par les rues de la ville. Quelle avait donc été sa pensée en choisissant cette cité, où tout le monde a ses affaires, pour passer les plus beaux jours de la saison d'été? M. de Sirey crut bientôt la deviner.

Parmi les jeunes gens qui fréquentaient l'hôtel de madame de Sirey à Paris, il en était un plus assidu que les autres, et qui, pourtant, n'avait jamais donné d'ombrage à Eugène. Ce jeune homme s'appelait M. Jules de Solanges; il était de quatre ans plus âgé qu'Eugène, réfléchi comme on ne l'est pas toujours à trente, instruit, distingué de manières et d'intelligence, habile plus que personne à tous les exercices du corps, d'une élégance et d'une beauté qui auraient pu chez tout autre passer pour superflues, mais qui, chez lui, s'unissaient si étroitement à ses au-

tres qualités qu'elles semblaient comme le cadre nécessaire du tableau.

Ce jeune homme s'était lié assez étroitement avec monsieur de Sirey pour que ses fréquentes visites ne parussent avoir d'autre objet que leurs relations personnelles. Il voyait souvent Hélène, presque tous les jours, soit chez elle, soit aux théâtres lyriques, dont il était un fervent habitué. Ce contact habituel ne fut pas sans danger pour lui. A son insu peut-être il s'éprit des charmes de la jeune femme, et ce qui devait en résulter arriva ; Hélène ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle était sérieusement aimée. Monsieur Jules de Solanges n'avait pas eu un mot à dire, une ligne à écrire, mais on avait lu à livre ouvert au fond de son cœur.

Cet amour qu'elle avait inspiré devint dès lors la grande occupation d'Hélène. C'était

pour elle une partie engagée dans laquelle elle n'apportait que sa coquetterie comme enjeu. Jules au contraire y mettait toute son âme. La jeune femme s'étudia dès lors à cette ruse cruelle qui consiste à éveiller des illusions, à faire naître lentement des espérances qu'un seul mot fait ensuite évanouir. Le jeune homme se laissa peu à peu attirer dans les filets de l'enchanteresse, et le jour où il voulut jeter un regard en arrière, il fut effrayé de la distance qu'il avait parcourue depuis quelques mois. Il voulut fuir alors, mais il était trop tard pour oublier.

M. Jules de Solanges avait un parent dans les environs du Hâvre: ce fut là qu'il tenta de se réfugier; mais ce fut là aussi que la syrène vint réclamer sa proie. Toutefois elle le fit avec une habileté qui ne laissait aucune prise aux suppositions de la part du jeune homme.

Un jour elle se fit conduire à quatre chevaux dans les environs de la retraite que s'était choisie monsieur de Solanges.

Quatre chevaux de luxe attelés à une voiture, c'était une merveille dans le pays, et jamais on n'avait vu chose pareille. Le bruit s'en répandit à la ronde et parvint jusqu'à monsieur de Solanges. A Paris il n'aurait pas même mis le nez à la fenêtre pour la voir passer; à la campagne cela prenait les proportions d'un évènement. C'est ainsi que le cadre donne souvent toute sa valeur au tableau.

M. de Solanges se fit donc badaud comme tous les autres, il poussa sa promenade jusqu'à l'extrémité de l'avenue pour voir passer l'équipage de la parisienne, comme on disait dans le village. En reconnaissant la livrée de madame de Sirey, le cœur lui faillit, il pensa

se trouver mal de bonheur et d'émotion. Hélène était seule au fond de sa calèche.

— Eh quoi! vous ici, monsieur de Solanges? s'écria-t-elle en feignant d'ignorer qu'il habitait cette demeure depuis trois semaines. Quel miracle de vous rencontrer dans ces déserts!

— Et vous-même, madame, repliqua monsieur de Solanges qui avait repris son aisance habituelle, quel prodige de vous voir si loin de votre capitale!

— Ma capitale, comme vous dites, m'ennuyait, et je suis venue respirer sur ces belles grèves de la Manche que je n'avais jamais vue. Mais j'y pense, vous devez les connaître à fond, vous qui êtes né, m'avez-vous dit à quelques lieues de ces falaises. Il faut que pendant notre séjour au Hâvre vous soyez notre guide et que vous nous conduisiez à la découverte des

points de vue. Pour commencer je vous emmène avec moi.

— Après que vous même m'aurez permis de vous présenter le propriétaire de ce castel, un de mes parents que j'aperçois là-bas.

— Ah! vraiment, vous habitez donc là?

— Sans doute.

— Et pourquoi, s'il vous plaît, nous avoir caché votre retraite? Savez-vous que monsieur de Sirey sera furieux lorsqu'il saura que vous étiez là, si près de nous, et que nous ne le savions pas?

— C'est trop de bonté, madame.

Madame de Sirey donna l'ordre à son cocher de prendre l'avenue, et un instant après elle mettait pied à terre dans la cour du châ-

teau. Au retour elle exigea que monsieur de Solanges l'accompagnât jusqu'au près d'Ingouville. Elle eut soin toutefois que l'entretien de ce tête-à-tête roulât sur des questions oiseuses qui ne pussent donner occasion aux espérances du jeune homme de se manifester. Lorsqu'il la quitta elle lui tendit la main à la manière anglaise, puis elle lui dit de ce ton charmant dont elle avait le secret :

— Vous viendrez me voir, quel jour? demain, n'est-ce pas? Je vais annoncer à mon mari la bonne rencontre que j'ai faite. Inutile de lui dire que vous m'avez accompagnée jusqu'ici, il est si jaloux !

Sur ce mot les quatre chevaux partirent au grand trot, laissant monsieur Jules de Solanges tout étourdi de cette exclamation.

— Il est si jaloux! répétait-il en lui-même,

si jaloux ! pourquoi donc ? est-ce qu'il se douterait ?... Est-ce qu'elle même braverait cette jalousie pour m'en faire honneur ? Mais elle m'aimerait donc, alors !

Ces réflexions étaient naturelles, Jules en suivit le cours en s'acheminant à pied vers l'habitation de son parent, et le lendemain il ne manqua pas d'aller à Ingouville où on lui avait donné en quelque sorte rendez-vous.

On ne saurait dire si l'accueil que lui fit M. de Sirey fut aussi empressé qu'il s'y attendait. Celui-ci paraissait contraint, embarrassé devant le jeune homme. Il avait compté être seul maître de sa femme au Hâvre. En revoyant un des visages habituels de son cercle intime de Paris, il se prit à évoquer tous ses souvenirs et son humeur soupçonneuse crut reconnaître que le hasard n'avait pas seul présidé à cette rencontre fortuite.

L'entrevue de MM. de Sirey et de Solanges eut donc quelque chose de pénible qui devait tôt ou tard aboutir à une rupture. Hélène le comprit et elle éprouva un étrange regret en voyant échapper de ses mains l'échiquier sur lequel elle jouait le jeu cruel de l'échec à l'amour.

— Hélène, lui dit le soir même son mari, que pensez-vous du séjour du Hâvre?

— Mais, rien, absolument rien. C'est une ville où chacun a ses affaires, et ceux qui n'en ont pas sont bien obligés de s'en créer s'ils ne veulent pas périr d'ennui.

— Vous ne désirez donc pas y rester?

— Longtemps, non.

— Il y a plus de trois semaines que nous sommes ici.

— Et vous voudriez déjà en être bien loin ? C'était bien la peine d'y acheter une maison et de la faire meubler.

— Rien ne nous empêche d'y revenir passer tous les ans quelques semaines.

— Sans doute, mais pour cette année vous en avez assez, avouez-le?

— Je l'avoue sans peine.

— Est-ce que par hasard la présence de M. Jules Solanges ne serait pas pour quelque chose dans cette détermination subite, jaloux que vous êtes.

— Qu'importe, Hélène !

— Mais il m'importe beaucoup de le savoir, parce que si cela était je prierais M. de Solan-

ges de rendre ses visites plus rares qu'autrefois et tout serait dit.

— Bonne Hélène!

— C'est bien, j'avais deviné juste. Au surplus le Hâvre n'a pas plus d'attraits pour moi que pour vous. Où voulez-vous que nous allions passer le reste de la saison?

— C'est à vous de le dire.

— Voulez-vous en Italie? Non, il y fait trop chaud. — Voulez-vous en Allemagne? oui en Allemagne, sur les bords du Rhin, à Bade si vous voulez.

— A Bade, société douteuse; mais, bast, avec toi, que m'importent les gens qui nous environnent! au contraire ce sera une excellente raison pour nous isoler complétement.

— Nous allons donc partir pour Bade.

— Va pour Bade.

— Mais vous me promettez de ne plus être jaloux.

— Je le promets.

— Faites attention que nous pouvons rencontrer là comme ailleurs, plus qu'ailleurs peut-être, des visages qui vous déplaisent, des gens dont vous vous faites bien gratuitement des épouvantails. Ah ! prenez garde, la jalousie sans cause est un vilain défaut.

— Sans cause, dis-tu ? Est-il possible de ne pas être jaloux d'un trésor comme le mien ? Je t'aime tant qu'il me semble impossible que tous ceux qui te voient ne t'aiment pas ainsi, et je suis jaloux de tout le monde.

— C'est mal, monsieur, c'est très-mal, car je ne vous ai jamais donné je pense, le droit de douter de ma tendresse.

— Je n'en doute pas, Hélène, car si je venais à en douter la vie ne me serait plus qu'un fardeau dont jaurais hâte de me débarrasser.

— Vous m'aimez donc bien ?

— Plus que ma vie, plus que mon âme.

— Eugène, si vous le voulez nous partirons après demain.

Le lendemain on attendait M. de Solanges à diner. Le visage de M. de Sirey était plus ouvert, plus souriant en allant au devant du jeune homme. Eugène se faisait même un malin plaisir de lui annoncer son prompt départ

et il se promit bien d'étudier la physionomie de Jules lorsqu'il lui ferait part de cette nouvelle.

— Vous ne savez pas? lui dit-il en l'engageant à prendre un verre de Xérès après le potage, nous partons demain pour Bade.

— Pour Bade! Est-il possible? s'écria M. de Solanges.

— Si possible que les chevaux sont déjà commandés.

— Et vous comptez y être dans combien de temps?

— Dans dix jours parce qu'en passant à Metz il faut que je mette ordre à quelques affaires.

— Ah! tant mieux.

— Tant mieux, dites-vous ?

— Sans doute, parce que moi aussi je vais à Bade, mais dans quinze jours seulement, et j'aurais été au désespoir de ne plus vous y rencontrer.

M. de Sirey pâlit et posa sur la table d'une main tremblante le verre de Xérès qu'il n'avait pu avaler.

— Oh! nous y resterons au moins un mois, n'est-ce pas, mon ami? fit madame de Sirey avec un accent plein d'abandon et de nonchalance.

— Probablement, répondit Eugène d'une voix sourde.

La jeune femme leva les yeux sur son mari ;

elle fut frappée de sa pâleur. Elle en eut presque pitié.

— Et, sans trop de curiosité, demanda-t-elle, peut-on savoir ce que vous allez faire à Bade, ce qui vous attire dans ce lieu de perdition.

— Lieu de perdition est bien dit, madame, répliqua M. de Solange, car l'an dernier j'y ai perdu une somme assez ronde et je veux tenter de nouveau la fortune pour voir si elle sera toujours rebelle à mes vœux.

— Vous êtes joueur, monsieur?

— Non, madame, mais je puise parfois dans le jeu l'oubli, et c'est beaucoup pour moi.

M. Jules de Solange en prononçant ces mots appuya son regard sur le front d'Hélène. La

jeune femme parut tressaillir et elle baissa la tête sans ajouter une syllabe.

M. de Sirey était visiblement contrarié de cette coïncidence des projets de M. de Solanges avec les siens. Il essaya toutefois de faire bonne contenance et de chasser les images importunes qui se présentaient à son esprit.

Il était trop tard pour qu'il pût revenir sur ce projet de voyage. Il le tenta cependant auprès de sa femme, mais sans lui avouer la cause secrète de cette variation dans ses idées. Cette fois il rencontra chez Hélène un parti pris qu'il fut impuissant à vaincre.

— Nous avons dit que nous allions à Bade devant M. de Solanges ; il serait ridicule maintenant de revenir là-dessus. Que voulez-vous que l'on croie ? Que vous êtes jaloux ! Alors on me plaindra, on vous jettera la pierre et vous

serez cité par tout comme le modèle des mauvais époux.

Eugène dut se contenter de ces raisons. Il commençait à craindre les conséquences fatales de sa jalousie.

Le lendemain donc une chaise de poste entraîna les deux époux vers la frontière de l'est, et douze jours après il étaient à Bade où leur train les avait précédés.

La grande affaire qui avait appelé M. de Sirey pendant quelques jours à Metz était un emprunt assez considérable qu'il venait de contracter pour faire face aux exigences toujours croissantes de sa situation. Sa fortune commençait à s'ébrécher. Mais il ne voulait pas même s'en apercevoir.

Les moindres fantaisies d'Hélène passaient

pour lui avant tout le reste ; et que lui importait de conserver une fortune s'il devait le faire au prix d'une larme de sa femme ou seulement d'un soupir mal étouffé?

Chapitre douzième.

XII.

D'UN ÉCRIN PERDU ET RETROUVÉ.

Cependant les jeunes époux n'étaient pas encore à Bade depuis trois jours lorsqu'ils reçurent la carte de Jules de Solanges. A partir de ce moment le visage d'Eugène se rembru-

nit et son humeur devint assez maussade pour qu'Hélène s'en plaignît.

Eugène n'était plus maître de lui. Son caractère jaloux se manifestait de mille manières et à chaque instant. Un ruban, une fleur, un regard par la fenêtre, tout lui était suspect. Dans chaque parole il cherchait un sens caché qui servait de base à tout un édifice d'intrigues chimériques, dans chaque démarche il voyait une trahison imminente A force d'amour enfin, il arriva à se rendre le plus insupportable des hommes.

Au commencement il avait su concentrer en lui-même ses inquiétudes et ses douleurs, mais le mal avait fait de si rapides progrès chez lui qu'il en était bientôt venu à ne plus pouvoir cacher ses tourments. D'abord ce furent quelques mots tristes, quelques plaintes résignées qui se faisaient entendre; puis ces

plaintes firent place aux reproches, et les reproches eux-mêmes cédèrent le pas aux mouvements de rage et de colère qui aboutissaient parfois aux menaces.

Si elle avait trop souvent donné raison à ces emportements par sa conduite légère, Hélène en était bien punie. Elle commençait à sentir le poids d'un pareil joug, et il ne serait pas étonnant qu'elle eût un moment pensé à le secouer.

D'autres causes contribuèrent bientôt à aigrir encore le caractère de M. de Sirey. Pour se distraire et pour faire comme les autres, il avait joué, et il avait perdu des sommes considérables. Il voulut ramener la chance, demanda à son notaire les fonds qui lui manquaient et perdit de nouveau.

M. Jules de Solanges au contraire avait un

bonheur inouï. Non-seulement il avait rétabli en quelques jours les brèches faites l'année précédente à ses économies, mais il avait réalisé des gains énormes, et avait fait plusieurs fois sauter la banque. On ne parlait que de sa chance insolente, que des sommes folles qu'il réalisait. On allait jusqu'à dire qu'il comptait déjà ses bénéfices par centaines de mille francs.

Argent gagné au jeu tient peu dans la main. Jules de Solanges semait le sien par poignées, mais tel était son bonheur qu'au bout d'un mois de séjour il n'avait pu dépenser le dizième de ses bénéfices. Alors il se passa chez lui un phénomène ordinaire; le jeu ne lui offrant plus cette source de distractions et d'émotions à laquelle il avait voulu puiser ; l'indifférence et le dégoût le prirent. Il ne joua plus et sa passion pour Hélène reprit le dessus.

Celle-ci, cependant, calculait froidement les effets du jeu chez M. de Solanges et chez son mari.

Peu à peu l'attrait du jeu avait absorbé M. de Sirey, peu à peu il s'était relâché de sa sévérité à l'égard d'Hélène; sa jalousie paraissait même sinon éteinte du moins assoupie. Enfin, lui qui avait manifesté tant de répugnance à venir à Bade lorsqu'il avait appris qu'il y rencontrerait M. de Solanges, lui qui avait voulu dès les premiers jours entraîner sa femme loin du gouffre où il sentait glisser ses pas, il ne parlait plus de quitter Bade à présent, et un jour que sa femme lui en dit un mot, il pensa lui demander lequel des deux, d'elle ou de lui, était le maître.

Hélène n'ignorait pas quel vide affreux commençait à se faire dans la fortune de son mari; toutefois elle ignorait jusqu'à quel point ses

soupçons à cet égard étaient fondés. Un incident vint lui révéler toute la vérité de la situation.

Un matin M. de Sirey entra chez elle une lettre à la main. Son visage pâle et défait accusait une nuit de veille et de souffrances morales.

— Hélène, luit dit-il d'une voix sombre, je suis ruiné.

— Ruiné ! s'écria la jeune femme en reculant d'épouvante comme devant le spectre de la misère.

— Oui, ruiné. Voici une lettre de mon notaire qui m'informe que désormais je ne trouverai plus cent francs sur mes propriétés. Elles sont aujourd'hui grévées pour plus que leur valeur.

— Eh bien ! que comptez-vous faire ?

— Il vous reste des bijoux d'un prix élevé, j'y joindrai les débris de ma fortune. Tout cela réuni pourra nous donner encore une douzaine de mille livres de rentes avec lesquels nous irons vivre modestement dans notre petite maison du Hâvre.

— Y pensez-vous, monsieur! me dépouiller de ce que vous m'avez donné lorsque vous m'aimiez !

— Je t'aime toujours, Hélène, je t'aime plus que jamais, et il me semble à moi que la vie sera encore trop belle dans la solitude et dans la médiocrité, pourvu que je puisse te voir sans cesse et t'entendre toujours.

— Mais ces bijoux sont à moi, monsieur ; je ne veux pas m'en désaisir.

— Hélène, écoutez la voix de la raison.

— L'avez-vous écoutée, vous monsieur, lorsque vous jetiez votre fortune sur le tapis vert et risquiez notre avenir sur la couleur d'une carte ?

— Hélène, j'ai moins perdu que je n'ai dépensé, vous le savez bien.

— Oui, dépensé follement, en emprunts maladroits, en achats onéreux.

— Afin de satisfaire tous vos caprices.

— Dites plutôt pour assouvir vos passions.

— Mes passions se résumaient en une seule et celle-là suffisait à faire le malheur de ma vie. Maudit soit le jour où je vous ai connue !

— Eugène, une pareille exclamation n'au-

rait jamais dû sortir de votre bouche. Auriez-vous oublié le passé? Est-il nécessaire que je vous le rappelle?

— Oh! ne parlez pas du passé. Quand j'y plonge mes regards il me prend une sorte de vertige, et je recule moi-même devant ma pensée. Croyez-moi, Hélène, jetons un voile sur ce passé; si je voulais l'interroger, peut-être me dirait-il des secrets que je veux toujours ignorer.

— Monsieur, ne parlons pas par énigmes, s'il vous plaît, je ne saurais les comprendre.

— Votre intelligence était moins rebelle le jour où se préparait le guet-à-pens de Verdun.

— Eh quoi! c'est vous, monsieur, qui osez me reprocher ce qui devrait me rendre sacrée à vos yeux! Vous osez m'accuser, moi, votre

victime, moi, la pauvre fille que vous aviez perfidement séduite et trompée.

— J'avais votre consentement, ne l'oubliez pas.

— Malheureusement pour moi vos trames étaient tissées avec trop d'art, et si j'y ai succombé le ciel m'en punit cruellement aujourd'hui. Oh ! vous n'avez négligé ni la ruse, ni l'astuce pour atteindre votre but, ni les belles promesses, ni les beaux serments.

— Ces promesses, ne les ai-je pas réalisées, ces serments ne les ai-je pas tenus ? Je vous ai donné un nom, une position, une vie de luxe et d'élégance ; que voulez-vous de plus ?

— Oui, un nom que la justice allait flétrir, une position d'esclave et de paria, une vie de luxe qu'il vous a convenu de compromettre.

De tout cela que me reste-t-il aujourd'hui? votre nom, voilà tout ; je n'ai plus même cet amour qui devait, à vous entendre, durer autant que votre vie !

— Mon amour, Hélène ! c'est mon amour qui m'a perdu, c'est mon amour pour toi qui m'a poussé dans ce gouffre des folles dépenses, et c'est lui encore, c'est ma jalousie qui m'a fait chercher dans le jeu une distraction à mes inquiétudes, à mes douleurs.

— Est-ce moi qui les ai causées ces douleurs, est-ce moi qui les ai fait naître ces inquiétudes ? N'est-ce pas votre humeur jalouse que vous devez seule accuser ? Dites, monsieur, vous ai-je donné une seule fois, depuis deux ans que nous sommes unis, le droit, je ne dirai pas de soupçonner ma conduite, mais de douter seulement de ma tendresse ?

— Vous le savez bien, si un pareil soupçon s'était glissé dans mon esprit je n'étais pas homme à le garder stoïquement au fond du cœur. Quant à votre tendresse, c'est un sujet trop délicat, il n'y faut point toucher.

— Au contraire, monsieur, puisque le jour des explications est venu, il faut qu'elles soient complètes.

— Vous le voulez? soit. Votre amour, Hélène, si jamais vous en avez eu pour moi, est aujourd'hui effacé de votre cœur. Si vous m'avez aimé c'était pour ma fortune, pour la position que je pouvais vous donner. Tout-à-l'heure encore vous avez laissé percer vos secrets sentiments. Vous aimez le luxe, la dépense, les hommages, vous êtes ambitieuse et coquette, vous aimez à briller, vous reculeriez toutefois devant la pensée de me tromper, non par respect ni par tendresse pour moi, mais

par infirmité de nature. Vous avez le cœur sec, Hélène, et vous n'aimez personne que vous-même. Vous voyez que je vous connais bien.

— A merveille, monsieur, il faut que vous soyez mon mari et que vous abusiez bien de ce privilége pour vous permettre de pareils outrages.

— Vous avez voulu savoir toute ma pensée, je vous l'ai dite.

— Mais alors, monsieur, si je suis ce monstre que vous venez de peindre, d'où vient que vous m'aimiez, — du moins à ce que vous dites?

— N'aime-t-on jamais que les anges?

— Vos paroles sont vraiment pleines de charme et je les écoute avec ravissement. C'est

sans doute pour me confirmer dans la pensée de mon bonheur que vous me parlez ainsi.

— Du bonheur ! Hélène, nous en pourrions avoir encore si tu le voulais.

— Oui si je voulais me dépouiller pour satisfaire vos passions.

— Hélène, vous oubliez une chose, c'est que tout ce que vous possédez vous le tenez de moi.

— Et vous ne tenez, vous, rien de moi, dites ? Ne m'avez-vous pas pris ma jeunesse et ma beauté ? ne vous ai-je pas donné en échange de vos dons tout ce qu'une femme a de précieux, les seize années de mon printemps et mon avenir ? Qu'en avez-vous fait ?

— Ce sont des biens qui n'ont pas cours.

— La loi les reconnaît cependant.

— Oh! je sais que vous connaissez votre code comme un avocat.

— Injure gratuite, monsieur; si j'avais été cette femme que vous dites, je vous aurais demandé en vous épousant de me constituer un douaire. Je me suis imprudemment mariée sous le régime de la communauté, et votre ruine aujourd'hui entraîne la mienne.

— Vous l'avouez donc, madame, vous n'avez rien à vous, et ces bijoux que vous défendez...

— Je les défendrai même contre la violence.

— La violence ne me sera pas nécessaire.

— Que voulez-vous dire?

— Vos écrins sont depuis hier entre mes mains. Si je vous ai priée de m'abandonner ces richesses, c'est que j'ai voulu jusqu'au bout rester dans les convenances et faire acte de déférence envers votre volonté. J'avais espéré que la raison...

La jeune femme était devenue pâle et tremblante de colère.

— Monsieur de Sirey, interrompit-elle, vous êtes donc un voleur ?

— J'ai bien le droit, je pense, de reprendre mon bien où je le trouve.

— Je vous le répète, vous êtes un voleur, et votre conduite est infâme.

— Hélène, il faut céder à la nécessité.

— Et c'est ainsi que vous prétendiez m'ai-

mer? Rendez-moi mes bijoux, monsieur, rendez-les-moi ou je ne répondrais plus de moi.

— Et s'il vous plaît, que feriez-vous?

— Belle question ! comment une femme se venge-t-elle d'un mari qui l'outrage?

— Madame!...

— De la colère! je la brave.

— Non, ce n'est pas de la colère, mais du mépris.

— Votre mépris ! il ne m'atteint pas.

— Ne me poussez pas à bout, car j'oublierais que je vous ai aimée, et votre beauté ne serait pas un rempart contre mon courroux.

— Vous daignez encore vous apercevoir que je suis belle!

— Mille fois trop belle !

— D'autres que vous me l'ont dit.

— Et vous les avez écoutés ?

— Non, mais je vous promets de les écouter à l'avenir.

— Tant d'impudence !

— Simples représailles, monsieur.

— Hélène, je t'en conjure, ne me parle pas ainsi.

— Alors rendez-moi mes bijoux.

— Mais songe donc que c'est notre dernière ressource.

— Raison de plus pour qu'ils restent entre mes mains. Aux vôtres ils s'enfuiraient encore entre vos doigts. Voyons rendez-les-moi.

— Impossible!

— Comment, impossible?

— Écoute, je vais tout te dire. Las de perdre sans cesse mon argent sur le tapis vert de la banque, j'ai cette nuit provoqué au jeu un homme dont le bonheur insolent m'était à charge, un homme que je hais, que je déteste parcequ'il réussit partout où j'échoue, parcequ'il triomphe partout où je suis battu. J'ai joué contre monsieur Jules de Solanges et j'ai perdu quatre-vingt mille francs. Il fallait les payer ce matin. J'ai engagé tes bijoux à un juif pour me les procurer.

La jeune femme attacha sur son mari un regard perçant et froid comme l'acier.

— Ainsi, monsieur, dit-elle, voilà cette vie modeste dont vous me vantiez les douceurs à l'instant même! Ces valeurs qui devaient vous

servir, disiez-vous, à rétablir en partie votre fortune, vous les aviez engagées pour payer vos folies.

— Mais, madame, je vous le répète, ces objets sont à moi aussi bien qu'à vous, et comme chef de la communauté j'avais le droit d'en disposer.

— L'adresse, le nom de ce juif, monsieur ?

— Que prétendez-vous faire?

— Me faire rendre mes bijoux.

— Allons donc, il n'y faut pas penser, et à moins que vous n'ayez quatre-vingt mille francs à lui compter...

— Je les aurai, monsieur, je les aurai; donnez-moi vite le nom de ce juif.

— Ma foi, madame, vous avez donc des éco-

nomies, ou crédit ouvert chez un banquier ?

— Que vous importe? Ce nom, et je consens à ne plus vous parler de cette affaire.

— Vous y tenez ! Le voici donc : Samuel Jonathan, une petite maison de mauvaise apparence dans la rue...

— Cela suffit, il doit être connu.

— Que faites-vous?

— Vous le voyez, j'écris.

— A ce juif?

— Eh non! ce serait du papier perdu.

— A qui donc?

— Vous le saurez.

— Mais encore.

La jeune femme avait sonné sa femme de chambre.

— Cette lettre sur-le-champ à son adresse, dit-elle sans même écouter ce que lui disait son mari.

La soubrette disparut. M. de Sirey se rongeait les lèvres d'impatience et de dépit. Il croisa les bras sur sa poitrine, et regardant sa femme en face :

— Madame, fit-il d'une voix sourde, vous avez un amant.

— Pas encore, répondit celle-ci d'un ton leste.

Puis elle franchit le seuil de son cabinet de toilette et poussa le verrou derrière elle. M. de Sirey frappa du poing la console et fit tomber deux vases de Saxe qui se brisèrent en mille pièces.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

Coulommiers. — Imprimerie de A. Moussin.